

Une famille

Ça fait 40 ans que je suis dans la ville de Persan.

Avant, j'étais en pavillon pendant 23 ans. Après, je suis arrivée là, dans l'immeuble en face.

De chez moi, je vois l'Agora. Je vois quand c'est ouvert et quand c'est fermé. Dès que je vois que c'est ouvert, je viens.

Ici, à l'Agora, on est comme dans une famille. On se voit tout le temps là. On parle, on rigole. On fait des activités. On fait des échanges.

Ça permet de créer des liens qui manquent ailleurs. Ici, je me sens bien.

On vit dans un monde dur. Ce qui rend le monde dur, c'est les gens qui sont mesquins. Ils disent du bien devant et par derrière, ils vous coupent comme un ciseau. Ils disent du mal de vous et vous le sentez.

Si je ne viens pas ici, je suis vide. Il faut que je vienne ici. Sans les autres gens, la vie, elle est vide. Les autres m'apportent beaucoup. Ici, il y a des gens avec d'autres origines et ça ne m'empêche pas d'être bien avec eux. C'est un endroit où je me sens bien où j'oublie mes problèmes.

Le plus important pour moi, c'est qu'ici, ce soit ouvert. Quand c'est ouvert, je viens.

Si je ne viens pas, il y a un manque.

Maria, 69 ans.

On vient tout le temps ici

L'Agora pour moi, c'est comme une famille, c'est même une famille proche.

On vient tout le temps ici pour se voir, pour se retrouver, pour être avec les autres gens qu'on connaît. On rigole ensemble. On boit le café. On boit le thé. On mange ensemble.

On vient pour ne pas être dans l'ennui.

Si on n'avait pas l'Agora, il nous manquerait quelque chose.

Mimouna

Ici, je suis chez moi

Je suis arrivée en France, j'avais 17 ans. Je venais du Portugal, de Lisbonne. Je suis venue parce que mon ex-mari était là. Je suis arrivée avec ma première fille qui avait 11 mois. Après, je suis tombée enceinte et j'ai eu un garçon. J'ai eu quatre enfants nés en France et un au Portugal.

Toute ma vie de travail, j'ai été dans la cuisine. J'ai toujours travaillé avec des gens étrangers. J'ai travaillé en cuisine avec des Chinois, des Africains, des Indiens.

J'ai travaillé avec tout le monde et ça c'est toujours bien passé. Il n'y avait pas de disputes. On travaillait ensemble et tout allait bien.

J'ai 69 ans et aujourd'hui, ma vie, c'est ici. Quand je vais là-bas, je suis une étrangère.

Je n'ai plus personne là-bas à part un frère. Mes parents sont décédés là-bas. Je suis née là-bas mais je me sens comme une étrangère quand j'y vais.

Ici, je suis chez moi et on ne me traite pas d'étrangère.

A Persan, il y a des gens de plein de pays que je connais. J'ai des amies qui sont nées au Maroc ou qui sont nées en France ici et qui sont comme mes sœurs. On s'entend bien, on se voit, on se téléphone. On est toujours en contact.

C'est important d'avoir des gens avec qui parler et partager des choses sur la vie, sur la cuisine, sur les plantes.

Maria, 69 ans.

Ça nous permettra peut-être

Il faut beaucoup de sagesse pour s'accepter les uns les autres. Si quelqu'un a ça dans le cœur, il pourra plus facilement accepter les difficultés, les désagréments des autres, de ce qu'ils peuvent te faire. Mais, à part le bon Dieu, je ne vois pas qui pourrait être comme ça.

Moi, avec ce que j'ai vécu, après ce qu'on m'a fait, j'ai du mal à accepter les autres, j'ai du mal à faire confiance aux gens. Il y en a tellement qui m'ont déçue.

On vit tellement dans un monde de loups, de renards rusés qu'on se protège comme on peut.

En apprenant les histoires des autres, ça nous permettra peut-être plus de comprendre ce qu'on n'a pas compris nous-mêmes dans notre vie.

Fazilé

Pour avoir une vie

Mon prénom Mimouna est celui d'une grand-mère. C'était la mère de mon père, elle vivait au Maroc à Oujda. Elle est décédée là-bas.

Après, mes parents sont venus en France. Moi, je suis née en France.

Ce n'est pas la même mentalité entre ceux qui sont nés ici et ceux qui sont nés au bled.

Au Maroc, à l'époque ils vivaient à l'ancienne. Ici, on lave à la laverie, là-bas, ils lavaient à la main dans une bassine. Ils prenaient leur eau dans un puits, avec une corde et un seau. Tous les gens du village amenaient leur pain qu'ils faisaient eux-mêmes et ils l'amenaient cuire dans un grand four. C'est ma maman qui m'a raconté tout ça.

Elle nous a mis au monde ici en France et elle nous a raconté comment ça se passait au Maroc pour qu'on comprenne.

Nous, on n'a pas connu tout ça, on n'a pas cette mentalité du bled.

Ils souffraient beaucoup au Maroc. Là-bas, la vie était dure, il n'y avait pas les hôpitaux pour se soigner, il n'y avait pas de travail. Ce n'est pas comme ici.

Ici, il y a tout. Là-bas, au bled, il n'y a rien.

Ici, il y a des droits pour tout le monde.

Et ça continue aujourd'hui, il y a des gens qui viennent avec les bateaux pneumatiques sur la mer. Il y a des gens qui meurent. Là-bas, il n'y a pas de travail alors ils viennent en France pour travailler, pour se marier, pour apprendre à lire et à écrire, pour avoir une vie.

Mimouna

Pour vivre tous ensemble sur Terre

On a besoin de la nature, si on la coupe, on va mourir.

La Terre a besoin d'Humains qui ne détruisent plus, qui ne polluent plus.

On a besoin de parole pour pouvoir parler, défendre et sauver la planète.

Alors on pourra rester ensemble.

On a besoin de confiance pour être ami.

Pour vivre tous ensemble, on a besoin de s'aimer.

Si on ne s'aime pas, on ne peut pas vivre ensemble sur notre Terre.

On a besoin de partager, partager l'argent, partager la nourriture, partager la vérité, l'éternité. Partager la parole et les idées.

Partager notre maison.

Partager l'humanité.

Récit écrit par Ludovic Souliman à partir de paroles collectées auprès d'habitants de Persan.

C'est une vie rempli de pièges

J'ai choisi la tortue pour la sagesse. Elle a sa carapace. Elle avance en se protégeant.

On est arrivé à un âge où vous avez franchi beaucoup d'obstacles.

Ma vie n'a pas été une vie facile. Non ! Je suis passée par des endroits où même ce n'était pas une vie. C'est une vie remplie de pièges. C'est une vie dure, pleine d'obstacles. J'ai franchi les obstacles un par un mais ça a été dur et ça laisse des blessures. Malgré toute cette expérience, j'ai encore du mal à bien me protéger. Je me fais manger trop facilement. On m'escroque. On est à l'affût de ma gentillesse. A force, ma gentillesse s'est usée.

Souvent les autres sont venus dans ma vie pour me manger tout cru.

Je me suis battue pour m'en sortir.

Aujourd'hui, je préfère vivre seule. Je m'écarte de ce qui peut me faire du mal.

Je me méfie. J'ai perdu la confiance. On ne sait plus à qui se confier. On ne peut se confier qu'à soi-même et encore...

Mais j'ai besoin de voir du monde aussi. On ne peut pas vivre sans les autres.

Sans les autres, on meurt. C'est pourquoi, je viens au centre social.

L'Agora, c'est comme une seconde famille. J'y viens depuis 20 ans.

J'ai besoin de l'Agora pour vivre.

Mais, même ici, ce n'est plus comme avant. Il y a beaucoup moins de choses. Je me souviens qu'avant, on nous donnait des fleurs pour fleurir nos fenêtres.

Aujourd'hui, je n'ai plus beaucoup de paroles, je suis un peu comme un mur.

Ghislaine.

Pour arriver à la parole, il faut avoir la confiance.

Jocelyne

J'ai toujours été dans l'humain

En avançant dans la vie, dans mes différents métiers, j'ai toujours été beaucoup dans l'humain. J'ai commencé par être assistante maternelle. Après, j'ai été auxiliaire de vie sociale. Puis, j'ai été aide-soignante et j'ai été formatrice pour les auxiliaires de vie sociale.

J'ai toujours été dans l'humain, dans l'aide, dans la curiosité de l'autre.

J'aime apprendre. J'aime l'échange.

J'ai eu des stagiaires de différentes origines et je suis toujours très curieuse d'apprendre leurs modes de vies, leurs coutumes, leurs cultures.

Je suis beaucoup dans l'aide à la personne, que ce soit de la personne dépendante ou quelle que soit la personne quand elle est dans le besoin.

Quand on est enfermé chez nous sans avoir de dialogues avec les autres, on ne se rend pas compte de la vie des gens. On est dans notre petit confort. On se renferme. On se méfie des autres.

A travers mes différents métiers, j'ai rencontré beaucoup de gens et j'ai pris conscience qu'il y avait des gens dans la détresse, dans la demande d'aide. C'est ce qui me plaît de venir en aide aux gens. Grâce à ce que je fais quand j'aide les gens, je me sens plus humaine et ça me permet d'avancer moi-même.

J'ai eu une enfance très difficile et je ne sais pas comment l'expliquer mais j'ai un besoin en moi d'aider. Quand on est dans l'aide, on est dans le partage. C'est un grand partage. Ça me fait du bien d'aider les autres.

Dans le fait d'aider une personne, il y a une reconnaissance. On en a besoin de la reconnaissance. Dans le partage, quand on donne à l'autre, on reçoit aussi, il y a un échange.

Quand on donne une aide à quelqu'un qui en a besoin, ça nous enrichit nous-même.

Avec ces paroles données aux gens avec les graines de mémoire, c'est différent que de le dire, en l'entendant, on le ressent vraiment. **On sent l'émotion qui est en nous.**

Jocelyne

J'aime aider

Je suis bénévole au Secours Catholique. On reçoit beaucoup de monde qui a besoin d'aide.

Ce qui me fait plaisir là-bas, c'est d'avoir pu faire plaisir à la personne, d'avoir pu l'aider comme on peut, de faire le plus possible pour elle.

Quand j'aide quelqu'un, c'est là où je me sens le plus satisfaite de moi-même. J'aime aider.

Aider son prochain, pour moi, c'est la plus belle chose au monde.

Il y a des personnes qui sont très renfermées et qui disent que le monde est dur. Pour moi, le monde n'est pas dur, il est magnifique, il faut savoir le prendre, il faut pouvoir s'ouvrir. C'est un problème de confiance, la personne est enfermée dans sa peur. Elle a peur de parler, peur que l'on se moque d'elle.

Si elle pouvait sortir de chez elle, sortir de sa peur, s'approcher, dire son malheur, elle se sentirait mieux.

Aïcha

Tracer un sourire

Je suis en France depuis deux ans. J'étais au Maroc et là-bas, je donnais des cours de français. Mais ici, à cause du COVID, je n'arrive pas à trouver un travail. Mais ça ne m'empêche pas d'aider les gens. Je donne bénévolement des cours de français à des gens ici qui ne parlent pas du tout le français. Ces gens veulent s'intégrer dans la société et pour ça, ils ont besoin de parler la langue d'ici. Je fais tout mon possible pour les aider. Je fais aussi le bénévolat à la mosquée

J'aime les gens qui veulent aider les gens.

J'aime bien tracer un sourire à quelqu'un. Tracer un sourire pour un autre, c'est être heureux, c'est être confiant.

Il y a des gens qui ont peur, qui ont un grand manque de confiance. Je vois beaucoup d'étrangers avec les cours de FLE que je donne (Français Langue Étrangère) qui me disent qu'ils ont du mal, qu'ils n'y arrivent pas. Ils me disent :

- Je ne peux pas parler français. Je n'arrive pas à m'intégrer à la société.

J'essaye de les aider, de leur donner un sourire, de leur donner confiance. J'aime aider les gens. J'aime partager mes connaissances.

Mon but c'est de revenir à ce qui est humain.

On n'est pas parfait, on a des points à améliorer. On va sentir l'humain en nous en améliorant ces points.

Pour retrouver notre humanité, il faut supprimer l'égoïsme. Quand tu supprimes l'égoïsme, ce que tu as, tu l'aimes pour l'autre. Ce que j'aime pour moi, il faut que je l'aime pour l'autre, il faut que j'aime le partager avec l'autre car lui aussi en a besoin. Il faut être dans le sens du partage.

Mon but dans cette vie, c'est de toujours partager quelque chose, que ce soient des connaissances, d'aider quelqu'un, que ce soit de partager l'amour de façon général, quoi que ce soit, être dans le partage. Je n'attends rien de l'autre. Quand je donne à l'autre, s'il veut faire un geste, c'est bien mais s'il ne veut rien me donner, ce n'est pas grave. Il y a des gens que l'on va aider et qui n'ont rien à nous donner de matériel mais ils vont nous donner autre chose. Je vais apprendre de la personne, de ce qu'elle est, de ce qu'elle a vécu.

Lahmia

Aider son prochain, pour moi, c'est la plus belle chose au monde.

Aïcha

Pour être ensemble sur la terre

Pour être ensemble sur la terre, on a besoin de la confiance. On ne peut rien faire sans la confiance. Sans la confiance, on vit dans la peur. Quand on vit dans la peur, on se méfie des autres.

La confiance, ce n'est pas acquis, il faut la gagner. Il faut du temps pour qu'il y ait la confiance. Sans la confiance, je ne peux pas être bien, je ne peux pas être tranquille. Je ne peux pas marcher sans avoir peur. Je ne peux rien voir autour de moi. Je ne peux pas être détendu, je ne peux pas respirer bien, je ne peux pas bien dormir, je ne peux pas bien manger.

Je peux manger beaucoup trop, avaler plein de nourriture parce que j'ai peur, parce qu'il n'y a pas de confiance.

Quand tu as la confiance, tu es détendu, tu respirez, tu sens la lumière du soleil sur ton visage, tu sens la terre sous tes pieds, tu vois les fleurs, tu vois le ciel, tu vois les arbres, la nature. Tu vois la beauté du monde. Tu peux parler plus facilement.

Pour moi, chaque personne est comme un soleil, comme de la terre, comme de l'eau, comme de l'air. Quand la personne sent qu'elle marche sur la terre, elle a confiance, quand elle sent le soleil sur son visage, elle a confiance. C'est la confiance qui permet à la vie d'être bien.

Tu trouves la qualité de la vie et tu vis plus facilement avec la confiance.

Mais, aujourd'hui, la confiance est cassée. On a abandonné la nature de la vie.

On vit dans un monde de loups. Les gens se mangent entre eux. Ils se dévorent. Il y a trop de profits des uns sur les autres. Alors, on perd la confiance, on se méfie.

Après, le cœur de l'âme est malade. Il y a une coupure, une blessure du cœur.

Tu tombes dans la tristesse. Après, tu prends des cachets et des cachets, tu prends de l'alcool, tu prends de la drogue.

Pour avoir la confiance, il faut l'ouverture, il faut la connaissance de l'autre. Il faut voyager avec lui dans la vie pour le connaître.

Dans chaque personne, il y a deux choses possibles, le démon ou Dieu. C'est dans le voyage avec l'autre qu'on peut apprendre s'il est Dieu ou démon. S'il est démon tu le rejettes. S'il est Dieu, tu l'embrasses.

Mais aujourd'hui, on n'est plus en confiance nulle part. Et c'est encore pire avec le virus, avec les masques. **Tout le monde se méfie de tout le monde.**

On ne sait plus à qui se confier. On ne peut se confier qu'à soi-même et encore...

Pour le Futur, on se pose trop de questions. On ne peut plus se projeter. On vit au jour le jour.

Pour le monde et pour nous, personnellement, on ne sait pas ce qui va nous arriver demain.

On vit dans un monde incertain. On ne sait plus où on va.

Quand on voit tout ce qui se passe, on a du mal à imaginer le futur. On essaye de prendre la vie juste comme elle vient.

Je n'imagine pas l'avenir, ça viendra comme ça viendra. Si je l'imagine, je vais me donner un idéal.

Et si ça n'arrive pas comme je l'ai imaginé, je serais déçue.

Cercle Paroles de Vie de l'Agora Elizabeth, Elsa, Fazilé, Mimouna, Ghislaine, Mahmut, Jocelyne, Lahmia, Sensabile.

Ouvrir un livre

Je suis une grande fan de la médiathèque. Quand je suis arrivée à Persan, la première chose que j'ai cherché à montrer à mon fils qui avait 3 ans, c'était la médiathèque. Aujourd'hui, il a 12 ans et il continue à venir ici pour lire ses mangas. Le petit lui aussi aime venir ici.

C'est un rituel pour eux et j'espère que plus tard, ils vont le conserver.

Pour moi, c'est super important pour les enfants de pouvoir ouvrir un livre.

Ouvrir un livre, c'est pouvoir s'ouvrir à la culture, c'est pouvoir découvrir plein de choses.

Je dis ça par rapport à ce que j'ai vécu quand j'étais enfant. Je suis d'origine Sénégalaise, je suis une enfant de l'immigration. Je viens d'une famille où mes parents ne savaient pas lire, ne savaient pas écrire. Quand j'étais petite, mon père qui ne savait pas lire nous emmenait à la bibliothèque tous les mercredis matin. Il travaillait de nuit mais il se levait le matin à 10h et il nous emmenait à la bibliothèque. On était quatre enfants à l'époque.

Pour mon père qui ne savait pas lire, c'était un rituel de nous emmener à la bibliothèque tous les mercredi matin.

A cette époque, on n'avait pas internet, ni les ordinateurs, on avait que les livres finalement pour découvrir des choses. **Ça nous a forgé un amour pour les livres.**

Mon père nous disait toujours :

- **Vous avez de la chance d'avoir accès à des livres gratuits.**

Aujourd'hui, avec le recul, je me dis que c'est vrai, oui, c'est une chance d'avoir accès gratuitement à des livres.

Quand je lis, je suis bien. Lire, ça me permet aussi de me déconnecter. On est tous aujourd'hui, en permanence sur nos téléphones, quand je prends un bouquin, je ne suis plus sur mon téléphone, je fais autre chose et ça me fait du bien.

J'aime lire les histoires de vie, les histoires dures, des femmes battues, des histoires parfois tristes mais avec des vraies gens qui racontent des vraies histoires, des histoires réelles. Quand je lis ces histoires de vie, je me dis qu'il y a quelqu'un que je ne connais pas et qui ne me connaît pas et je me dis qu'elle a eu envie de partager son histoire avec moi.

Tout ce que j'ai lu peut-être que ça a joué sur ce que je suis devenue aujourd'hui. C'est peut-être ce qui m'a amené aussi dans le travail que je fais aujourd'hui.

Dans la vie, je fais un travail où je suis amenée à beaucoup écouter les histoires des gens que je reçois car je suis référente parentalité. **Dans mon travail, tout passe par la parole.**

Téréna, 41 ans.

Tout passe par la parole

Dans la vie, je suis une femme de parole, je fais un travail où je suis amenée à beaucoup écouter les histoires des gens que je reçois car je suis référente parentalité. Je fais ce métier depuis 5 ans.

Le but au début c'est d'amener la personne à parler, de pouvoir sortir ce qu'ils ont à dire. On essaye d'installer un climat de confiance pour que les gens se mettent à parler.

Une fois que la confiance est instaurée, une fois que la parole arrive, tout sort, tout est déversé. **Il y a l'émotion, il y a les larmes, il y a tout.**

Cette parole que je reçois, je ne peux pas la garder pour moi, il faut que j'en fasse quelque chose. Si les gens parlent, c'est qu'ils attendent quelque chose de moi, que je les aide, que je les oriente, que je fasse quelque chose de cette parole qu'ils me donnent. **Il faut que je trouve une solution.**

Il y a des gens qui viennent et qui ont juste besoin d'être écoutés. Ils parlent parce qu'ils ont en face d'eux quelqu'un qui ne les connaît pas, qui ne les juge pas, qui ne prend pas parti.

Il y a des gens qui viennent tous les jours juste pour pouvoir parler et pour être écoutés.

C'est un travail où tout passe par la parole.

C'est quelque chose de magique mais c'est aussi quelque chose de lourd à porter. Mon travail devient de plus en plus dur aujourd'hui avec des situations de plus en plus compliquées dans les familles.

Tout ce que je reçois, il faut que j'en fasse quelque chose, que je trouve une solution pour les personnes, que je pose aussi tout ce poids que je reçois.

La parole est parfois lourde à porter pour celui qui la reçoit.

Téréna, 41 ans.

Aider son prochain, pour moi, c'est la plus belle chose au monde.

Aïcha

C'est une vraie chance !

J'ai été élevé dans une double culture et je trouve que c'est une vraie chance. Je le revendique vraiment et je l'assume complètement.

J'ai une culture du Sénégal, une culture ethnique des Darinkés qui me vient de mes parents et de ma famille et j'ai ma culture française. Mon père et ma mère nous ont élevés dans ces deux cultures sans en rejeter aucune. C'est une vraie chance !

Quand nous étions enfants, nous vivions à Châlons-en-Champagne. Puis, mon père a acheté une maison dans un tout petit village à 10 kilomètres qui s'appelle Fagnières.

Le jour où je suis arrivée à ma nouvelle école avec mes frères et sœurs, on était les seuls noirs.

Il n'y avait même pas d'Antillais, vraiment les seuls NOIRS !

A Châlons, on vivait en cité et on avait l'habitude de vivre avec des gens de plusieurs cultures et à l'école on était tous mélangés. On n'était pas les seuls noirs. Mais là, premier jour d'école et les seuls noirs, c'était nous !

J'avais 8 ans. J'étais plus grande que les autres parce que j'ai toujours été très grande. J'avais mes nattes tressées sur la tête. J'étais très timide et je vois que tout le monde me regarde. Vraiment, tout le monde vous regarde !

La première personne qui me parle, c'est un garçon qui me dit :

- Est-ce que toi quand tu saignes, c'est rouge ?

Moi, bêtement, je lui réponds :

- Ben oui ? Tu veux que ce soit de quelle couleur ?

Je savais que j'étais noire mais c'est ce jour-là, où je me suis rendue compte que j'étais noire.

Je suis rentrée de l'école, je pleurais. J'ai dit à mon père :

- Je ne veux plus aller dans cette école ! Il n'y a que des blancs. Et en plus, ils me posent des questions bizarres.

Mon père m'a dit :

- Stop ! Tu vas arrêter de pleurer. Je vais t'expliquer un truc, tu es noire maintenant et tu seras noire jusqu'à la fin de ta vie. Si tu commences à pleurer aujourd'hui parce qu'on te fait des remarques et peut-être même qu'un jour, on t'insultera à cause de ta couleur de peau, tu n'as pas fini de pleurer. Tu es noire et il faut que ta couleur de peau, ça devienne une force.

C'est à partir de là, que je me suis construite avec cette double culture.

Téréna, 41 ans.

Je prends ma force dans mes deux cultures

J'ai une culture du Sénégal, une culture ethnique des Darinkés qui me vient de mes parents et de ma famille et j'ai ma culture française. Mon père et ma mère nous ont élevés dans ces deux cultures sans en rejeter aucune. **C'est une vraie chance !**

Mon père nous a toujours fait comprendre qu'on était Français mais qu'on appartient aussi à une autre culture. Il nous disait toujours :

- Vous êtes nés en France, vous êtes Français. C'est important de connaître l'histoire de France, c'est important de connaître la culture Française mais n'oubliez pas que vous avez aussi des ancêtres africains, que vous avez une culture africaine qu'il faut perpétuer.

Mon père surtout ne voulait pas que l'on se victimise. Il ne pouvait pas entendre quelqu'un se plaindre de ses malheurs en disant :

- **C'est parce que je suis noir !**

Il Pour lui, ce n'est pas une excuse, au contraire, ce doit être une force. Il disait :

- Quelle que soit ta couleur de peau, noir, blanc ou jaune, tu te bats dans ta vie. Tu te bats avec ce que tu es pour arriver à ce que tu veux faire. Si tu te prends un mur, tu recommences.

On a reçu cette double culture de mon père et de ma mère et on a réussi à se construire avec. C'est important de savoir faire l'équilibre des deux.

Dans notre vie quotidienne, avec l'éducation de mon père, on a appris à faire avec nos deux cultures sans en écraser l'une ou l'autre. **C'est là que c'est une chance et que c'est une force.**

Aujourd'hui, j'élève mes enfants de la même façon. Le petit n'a que 5 ans mais il a eu dernièrement son premier problème parce qu'il est noir. Je lui fais comprendre que oui, il est noir, mais que ce n'est pas parce qu'il est noir qu'il doit se mettre des barrières dans la vie.

Je lui raconte pourquoi il est noir, son origine africaine pour qu'il sache qui il est, qu'il sache d'où il vient. **Comme on dit, quand on ne sait pas d'où on vient, on ne peut pas savoir où l'on va.**

Les gens qui se cherchent, qui sont perdus et surtout les jeunes, c'est peut-être qu'ils n'ont pas eu assez d'explications. Ils n'ont pas eu un père comme le mien qui leur a expliqué qu'ils ont deux cultures et que c'est une chance.

Quand des gens aujourd'hui, se radicalisent, c'est par ignorance.

Quand tu sais d'où tu viens, tu arrives à parler de toi parce que tu sais qui tu es et tu n'as pas à choisir entre deux cultures. Tu n'as pas à dénigrer l'une ou l'autre.

Je prends ma force dans mes deux cultures.

Téréna, 41 ans.

C'est votre fille ou c'est ma fille ?

Mon père nous disait toujours dans son français tordu comme il disait :

- Bouche tes oreilles et ferme toi les yeux ! Et fais ce que tu as à faire.

Ça veut dire, tu n'écoutes pas ceux qui veulent t'arrêter, ceux qui veulent t'empêcher d'avancer dans ta vie. Si tu as un objectif, tu y vas. Il voulait vraiment qu'on apprenne à faire les choses par nous-mêmes.

Lui, quand il était jeune, au Sénégal, il avait la réputation d'être un peu rebelle dans son village. Si tout le monde disait rouge, il pouvait dire blanc parce qu'il avait sa conviction du blanc.

Il nous a légués ça, car, ses six enfants, nous sommes tous un peu rebelles à notre façon.

Être rebelle, c'est de faire les choses qui te semblent bien malgré les gens qui te critiquent.

Quand j'étais jeune, j'ai fait du basket pendant 20 ans. J'étais en short et en tee-shirt. Beaucoup de gens critiquaient mon père et lui disaient :

- Ta fille, elle est en short, elle montre ses jambes, elle met des petits débardeurs. Tu ne te rends pas compte ! On est des musulmans et chez les musulmans, une fille ne doit pas faire ça.

Mon père leur a dit :

- C'est votre fille ou c'est ma fille ?
- C'est la tienne.
- D'accord, alors, ce n'est plus ton problème !

Et mon père nous a toujours soutenus dans le sport. J'ai fait du basket jusqu'à mes 23 ans. Il n'a jamais loupé un seul match. Et on était 4 filles et garçons à faire du basket dans 4 équipes différentes et il passait ses journées au gymnase. Je ne sais pas comment il faisait pour avoir cette force car il travaillait souvent de nuit en usine. Mais il était toujours là. Il faisait les déplacements avec nous et il ne ratait jamais un match. C'était un père très présent.

Pour lui ses enfants, c'était tout.

Lui, ce n'était pas le père absent comme ça arrive souvent avec les hommes africains qui ne s'occupent pas de leurs enfants. Lui, c'était tout le contraire.

Il nous parlait beaucoup aussi. Il nous a légués ça aussi, la place de la parole.

Mon père quand il avait tort et qu'on le lui disait, il reconnaissait ses torts et il nous présentait ses excuses. C'est très rare de voir un père et d'autant plus un père africain d'aller voir un de ses enfants et de lui dire :

- Excuse-moi, j'ai eu tort.

Nous sommes musulmans, nous avons été élevés dans cette religion mais mon père n'a jamais insisté trop sur ça. On faisait le ramadan mais on avait des amis qui venaient à la maison qui étaient chrétiens ou athées et ils avaient leurs assiettes sur la table.

Il ne nous a jamais forcés à faire quoi que ce soit par rapport la religion. Il disait que la religion, c'est personnel. Quand on a pris notre envol et qu'on a quitté la maison, il disait :

- Moi, je suis votre père, je vous ai donné les bases mais après, c'est entre vous et Dieu. Ce n'est plus mon problème. Avec les bases que je t'ai données, tu fais ta vie.

C'est génial pour moi d'avoir eu un papa musulman comme ça.

Téréna, 41 ans.

Notre vie, elle est ici

Mon père quand il a annoncé à la communauté Sénégalaise qu'il achetait un pavillon en 1988, il s'est énormément fait critiquer. Je n'avais que 8 ans mais je m'en rappelle encore parce que les gens lui faisaient des réflexions violentes :

- Comment ça ! T'achètes une maison en France. Ça veut dire que tu vas rester en France ! Ça veut dire que tu vas élever tes enfants en France ! Normalement ce n'est pas ça ! Normalement, tu dois retourner au pays !

Mon père leur a dit :

- Il faut qu'on arrête de se voiler la face. On sait que nos enfants sont nés en France. On sait qu'ils vont grandir en France, qu'ils vont se marier en France et peut-être même avec des blancs. Notre vie, elle est ici. J'ai l'opportunité d'acheter une maison ici, j'achète une maison.

Dieu merci qu'il ait fait ça. Il a acheté sa maison et il a réussi à la rembourser jusqu'au dernier centime avant de décéder. Grâce à ça, aujourd'hui, ma mère a un toit au-dessus de sa tête.

Mon père et ma mère ont même fini par demander leur nationalité française. Ils ont attendu très tard parce qu'ils avaient une fille qui était au Sénégal et il fallait qu'ils attendent qu'elle ait 18 ans avant de pouvoir faire leur demande de naturalisation.

Le rêve de mon père c'était de pouvoir voter. La première fois qu'il est parti voter, il a bombé le torse et pourtant, c'était juste pour des municipales. Mais il était fier. Je me rappelle ce jour-là, il a pris mon fils avec lui. Je lui ai dit de prendre la poussette, il n'a pas voulu. Mon fils était tout petit et il ne marchait pas bien encore. Mon père est parti au bureau de vote avec son petit-fils sur ses épaules. Il était super fier de pouvoir voter pour la première fois en France après tant d'années passées ici. Il n'a pas pu voter beaucoup de fois car il est décédé peu de temps après.

Il nous a transmis ce devoir. Et aujourd'hui, je ne peux pas dire que je ne vais pas aller voter car j'ai l'ombre de mon père qui est là et qui me regarde.

Il nous disait que c'était un droit et que pour avoir ce droit, des hommes se sont battus, des femmes se sont battues dans le monde. Il disait à moi et à mes sœurs :

- Il faut voter, surtout vous. Des femmes se sont battues pour que les femmes puissent voter. Même si tu y vas pour voter blanc, tu y vas. C'est un droit ! Nous, avec ta mère, on s'est battu toute notre vie pour pouvoir voter.

Pour moi, au fond de moi, même si des fois, je n'ai pas envie de voter, il y a sa voix qui me dit :

- **Tu n'as pas le droit ! Tu dois voter. C'est un droit.**

- Téréna, 41 ans.

C'est une Agora

Nous sommes arrivés à Persan il y a 3 ans.

Je suis enseignant et j'avais un logement de fonction sur Beaumont mais je devais quitter mon poste et on cherchait une maison dans le secteur de Beaumont mais surtout pas à Persan.

On évitait soigneusement Persan. On avait un a priori négatif sur cette ville comme beaucoup de monde sur ce côté populaire qui paraît bruyant et violent et qui fait un peu peur. C'est un a priori qui n'est pas vraiment conscient et qu'on ne peut pas justifier. Alors, on cherchait dans les villes alentours sauf Persan et on ne trouvait pas quelque chose qui nous plaisait.

Un jour, un agent immobilier nous a parlé d'une maison sur Persan. Il a vraiment insisté pour qu'on vienne la visiter. On est venu et on a craqué tout de suite pour cette maison où l'on vit aujourd'hui. Ça a été un coup de cœur pour une petite maison en pierre avec un jardin.

C'est dans une rue très agréable avec un voisinage comme dans un petit village.

Cette rue a une particularité, elle est en sens unique et il n'y a aucune raison de passer dans cette rue à part y habiter. Dès que les beaux jours sont là, la rue devient un espace de jeu incroyable pour les enfants. Les enfants jouent au ballon, ils font du vélo. **C'est comme dans une cour.**

Il y a une famille Sénégalaise qui est arrivée dans la rue et on a tout de suite sympathisé grâce à la rue. Les enfants jouaient dans la rue et on discutait comme ça sans se connaître. Mon père qui a 83 ans était là. Et la femme a dit :

- Attendez monsieur, je vais vous emmener une chaise.

Elle est rentrée chez elle et elle a ramené une chaise pour mon père. Ensuite, elle lui a demandé :

- Vous voulez un café ?

Les enfants sont arrivés et elle a amené un tapis. Et on s'est tous retrouvés sur un tapis entre deux bagnoles avec mon père sur sa chaise dans la rue, à boire un café et à discuter.

Avant, on avait un a priori sur Persan parce qu'on ne la connaissait pas mais aujourd'hui, j'adore cette ville. **C'est une ville extrêmement vivante.** Elle est vivante par ses gens et elle est vivante par son développement. A côté, Beaumont est une ville qui crève.

Tous les jours, on va sur la place devant la mairie avec mon fils de 4 ans et son cousin qui a 5 ans. Vous avez tous les enfants qui jouent avec leurs vélos, leurs ballons. Sur les bords, vous avez des femmes voilées, des femmes non voilées, des grands-pères blancs, des femmes en boubous et tous les enfants jouent ensemble. C'est une Agora.

La pandémie a un peu cassé ça mais c'est le cœur de Persan.

Vous avez la Médiathèque, l'école de musique, la MJC. Il y a énormément de vie. Le marché est vivant. C'est une ville vivante.

Je suis très bien dans ma ville, dans mon quartier, dans ma maison.

Étienne, 49 ans.

Bonjour

Nos parents aimaient bien, nous raconter leurs histoires de vie, leurs jeunesses au Sénégal. Mon père nous racontait son arrivée en France. A l'époque, c'était plus facile qu'aujourd'hui de venir en France. Les gens n'étaient pas obligés de prendre des bateaux clandestins, ils venaient en avion avec un visa.

Aujourd'hui, c'est beaucoup plus difficile. J'ai un cousin qui est mort en voulant venir en bateau. Mon père, son voyage n'a pas été dur. Il a atterri directement en France.

Mon père, le seul mot qu'il savait dire en français, c'était : « - Bonjour. »

Il ne connaissait pas d'autres mots. Il a fallu qu'il apprenne tout ici.

Il aimait nous raconter ce récit pour nous rappeler tous les sacrifices qu'il avait fait pour nous apprendre qu'il faut être fort toujours face aux épreuves de la vie.

Mon père est quelqu'un qui n'a jamais connu le racisme. En tout cas, il n'en a jamais parlé. Il n'a jamais dit qu'il avait été rejeté. Peut-être qu'il l'a vécu et qu'il ne nous l'a jamais dit.

Une fois, il avait loué un petit appartement et la dame qui le louait lui avait dit :

- Je vous préviens, ici, vous ne faites pas vos soirées tam-tam !

Quand il m'avait raconté ça, j'étais outrée et je lui ai demandé :

- Mais qu'est-ce que tu lui as répondu ?
- Rien. Il n'y avait rien à répondre. J'avais mon appartement et c'est tout ce que je voulais.

Qu'est-ce que tu veux répondre aux imbéciles ?

La seule réponse qu'il faisait aux imbéciles, c'était par son silence.

Il restait toujours calme.

Téréna, 41 ans.

Merci

Une des premières rencontres que j'ai faite sur la ville, on venait d'acheter la maison et je commençais à bricoler. J'étais sur le devant à regarder le jardin. Un gamin, un ado de 14 ou 15 ans passe. Je le vois et je ne lui dis rien. Je me dis inconsciemment qu'à cet âge-là, on est un peu renfermé sur soi-même et on joue un peu les durs. Très poliment, le jeune me dit :

- Bonjour Monsieur.

J'étais estomaqué. C'est quelque chose qui existe dans notre rue, tout le monde se dit bonjour. Tout le monde se connaît.

Il y a un monsieur noir dans la rue, quand je lui dis bonjour, il me répond :

- Merci !

Étienne, 49 ans.

Oubliez d'où vous venez !

J'ai fait partie de la génération où quand j'étais petite, c'était intégration, intégration.

Ne pas faire d'histoires. A la limite, cela voulait dire :

- Oubliez d'où vous venez !

Je déteste ce mot d'intégration, je trouve qu'il est moche.

On disait aux parents africains qu'il fallait qu'ils ne parlent qu'en français à leurs enfants.

Moi, j'ai la chance de parler les deux langues, je parle ma langue maternelle, le darinké et je parle français.

Nos parents n'avaient que leurs paroles, ils n'avaient pas été à l'école. Ils ont fait ce qu'on leur a dit de faire.

Nous, nous avons été à l'école. Nous avons tout appris à l'école et là aussi, on a fait ce qu'on nous a dit de faire.

Aujourd'hui, on vit dans une ère où on a accès à tout, à une information qui vient du monde entier.

On a accès à d'autres informations qui viennent d'Afrique. On a accès à de vraies informations.

On a accès à la vérité. On se rend compte qu'on s'est fait arnaquer, qu'il y a eu une grande injustice avec l'Afrique et les africains.

Le problème, c'est que certains jeunes se rendent compte de tout ça et basculent dans le communautarisme. Ils s'enferment entre eux et ils ne discutent plus avec les autres.

Il faut apprendre aux jeunes à discuter à s'ouvrir aux autres. Ce n'est pas parce que tu vas discuter avec quelqu'un qui est complètement différent de toi que tu vas renier d'où tu viens et ce que tu es. Au contraire, plus on s'ouvre aux autres, plus on se rend compte qu'avec toutes nos différences, on peut aller super loin.

C'est ce que j'essaie d'apprendre à mes enfants. Je leur dis :

- Les garçons, on est Français et on a des ancêtres qui sont Sénégalais. Vous apprenez l'histoire de France et on vous apprend l'histoire de votre famille, l'histoire des Darinkés et des Wolofs.

Le problème, c'est que les gens parlent de moins en moins entre eux.

C'est dur pour des parents comme nous qui avons une double culture, on se demande comment on doit faire avec nos enfants dans cette société où on te demande de choisir un camp. **Pourquoi choisir un camp ?**

Quand il y a eu la dernière coupe du monde avec le match France-Sénégal, mon mari était pour le Sénégal et mon fils était pour la France mais il portait son maillot du Sénégal. Mon 2ème fils qui était tout petit était aussi pour la France. Ils étaient là, presque à se disputer pour un match de foot c'était marrant.

Finalement, c'est la France qui a gagné et à la fin, tout le monde était pour la France.

Téréna, 41 ans.

On va laisser quoi à nos enfants

Ces paroles qui vont circuler sur Persan pour moi, elles sont là pour amener de la tolérance, de l'interculturalité.

On plante une graine de tolérance pour s'ouvrir aux autres.

Quand je lis la graine d'un autre, je lis son histoire et son histoire devient mon histoire et mon histoire devient son histoire.

On a la même histoire quand on se connaît.

Si on ne discute pas avec quelqu'un, on ne peut pas le connaître.

Si on reste figé dans notre tête avec ce qu'on croit, à dire, toi, je ne veux pas te parler parce que tu es blanc, toi, je ne veux pas discuter parce que tu es jaune. On n'avance pas. Il faut s'ouvrir aux autres.

Plus on est tolérant, plus on va vers la paix. On ne peut pas être en conflit tout le temps avec les autres.

On va laisser quoi à nos enfants si on reste dans le conflit, dans la guerre ?

On va laisser quoi à nos enfants ?

Il faut qu'on se dise, que quel qu'il soit, un humain, c'est un humain.

C'est utile de partager ces paroles des gens d'ici. Peut-être que des gens s'identifieront, se reconnaitront à travers avec ces histoires. Rien que de partager ces histoires, c'est important.

On est dans une période où c'est important de pouvoir partager.

On a besoin de partager des choses avec les autres.

Téréna, 41 ans.

Pour vivre ensemble sur cette Terre

On a besoin d'être ami avec la nature, avec les animaux, avec les plantes.

Etre ami, c'est les protéger des dangers.

Le danger, c'est l'Humain qui pollue sans savoir.

Etre ami, c'est parler avec les plantes, avec les arbres. On a besoin de confiance pour être ami.

Pour vivre tous ensemble, on a besoin de s'aimer.

Si on ne s'aime pas, on ne peut pas vivre ensemble sur notre Terre.

Récit écrit par Ludovic Souliman à partir de paroles collectées auprès d'habitants de Persan.

Nos repas Mur de Berlin !

Nous sommes arrivés à Persan il y a 3 ans dans une petite maison dans une petite rue.

On a acheté notre maison aussi pour son arbre. Dans le jardin, il y a un cerisier immense. C'est notre parasol en été et il nous donne des cerises. C'est devenu notre arbre. C'est comme dans la chanson de Brassens, » *Auprès de mon arbre, je vivais heureux* ».

Cet arbre a une histoire. C'est quelqu'un qu'on ne connaît pas qui l'a planté là et cette personne n'est certainement plus de ce monde mais son arbre lui est toujours vivant. Il est tellement gros qu'on peut l'imaginer centenaire. Il a dû voir les premiers propriétaires et les autres personnes qui étaient là avant nous et qui sera là après nous. On a hérité de cet arbre.

On dit que quand achète une maison on achète aussi ses voisins.

En voisins directs, on a un couple de retraités, Claudie et Lucien. Elle, c'est une enseignante retraitée et lui, c'est un cheminot retraité. Ce sont des gens qui ont été très présents tout de suite. Au début, je me suis un petit peu méfié. Puis finalement, j'avais tort de me méfier. Ce sont des gens exceptionnels. On a énormément d'échanges. Ils sont grands-parents et ils ont quatre petits enfants qui viennent souvent chez eux et notre fils joue souvent avec leurs deux petites filles.

Ils nous rendent service quand on a besoin.

Pendant le confinement, ils ont été coupés de leur famille et nous aussi. On s'est retrouvés tous isolés. On a monté des palettes de part et d'autre du mur du jardin qui nous séparait. On a installé un plancher et on a mis nos tables et nos chaises dessus. Du coup, on mangeait nos repas chacun de notre côté. Une fois, on s'est servi du champagne.

On s'est mis à appeler ça : **Nos repas Mur de Berlin !**

A peu près, une fois par semaine, on faisait ça pendant le premier confinement où on pouvait à peine sortir. C'était super ! On se rendait service pour les courses, pour tout. Il y a un lien fort qui s'est créé entre nous. Du coup, ils ont nos clés et on a les leurs.

On n'a jamais vécu quelque chose d'aussi fort que ce qu'on vit actuellement dans cette rue avec le voisinage. Pourtant, on a vécu des choses sympas avant là où on était, ma compagne ou moi, mais là, ce qu'on vit là, on ne l'a jamais vécu.

C'est un voisinage qui n'est pas envahissant mais qui est présent et qui est solidaire. **Je te donne un coup de main, tu me donnes un coup de main.**

En même temps, je suis chez moi et tu es chez toi. Il y a du partage entre les gens.

Ce qu'on aime faire à Noël, c'est le tour des rues de Persan pour voir tous les pavillons qui sont illuminés. Le gamin adore ça. C'est une vraie féerie pour lui. Il y a des gens qui sont d'une incroyable générosité. C'est un vrai spectacle et mon fils est fasciné. Un jour, mon fils, pour mieux voir, était monté sur la grille d'un pavillon tout illuminé et le gars était là. Il a dit :

- Non laissez-le. Je fais ça pour eux.

C'est la magie de Noël.

Étienne, 49 ans.

Vision ONU

Il y a un aspect que j'adore sur Persan, c'est ce mélange d'origines, d'ethnies différentes qui donne le sentiment qu'il n'y a pas d'ethnie majoritaire. C'est une vision du monde qui me correspond parfaitement.

J'ai une vision du monde un peu ONU. Je me sens bien dans la pluralité, dans le mélange. Je ne me sens pas un homme blanc de 49 ans mais d'abord, un être humain.

Je me sens femme, je me sens homme, je me sens homo, je me sens jeune, je me sens vieux, je me sens noir. Je me sens avant tout un être humain. Pour moi, la différence n'est pas un marqueur.

L'autre, c'est avant tout une rencontre.

On a énormément de points communs et de points de différence et j'ai besoin de ce mélange.

Ce sentiment, je l'ai eu la première fois à Sarcelles. Je regardais autour de moi et il y avait des juifs à kippas, des indiennes en sari, des africains en boubous et plein d'autres gens d'autres pays.

Le monde entier était là. J'ai eu un sentiment de bien-être. Je me suis dit :

- C'est ça que je veux ! C'est ça que j'aime.

Et ça, je le vis ici à Persan dans la rue.

Pour moi, l'origine de la personne n'est qu'une part infime d'elle-même.

On n'arrête pas de nous parler de séparatisme mais moi, c'est tout le contraire.

Le discours ambiant m'insupporte parce qu'il est faux. Les gens qui tiennent ces discours parlent comme ça parce qu'ils ne connaissent pas les gens. Et aujourd'hui, il y a toujours ce côté infantilisant et condescendant qui vient d'en haut vis à vis des populations alors qu'ils ne connaissent pas les gens.

On a des voisins dans la rue qui viennent du Sénégal et qui sont musulmans et je ne vois pas beaucoup de différence avec eux dans leur façon d'éduquer leurs enfants, dans leurs valeurs, dans leur humanité. Il y a des différences, il y a des choses qui nous démarque mais il y a tellement plus de choses qui nous rassemblent et qui nous enrichissent. J'ai besoin de ça.

Ma femme est noire et musulmane et elle fait le ramadan et moi, je suis blanc, athée et je ne le fais pas.

Je connais des femmes voilées qui ont une grande ouverture d'esprit et je connais des femmes non-voilées qui sont d'une austérité terrible. Par contre, ça ne me pose aucun problème de dire à un arabe qu'il est con s'il est con.

On me disait :

- Tu angélises tout. Tu parles comme ça parce que tu ne connais pas les musulmans.

Maintenant, on ne me le dit plus parce que ma femme est musulmane.

On me dit des fois :

- Tu as une vision où tout le monde est beau, tout le monde est gentil.
- Non ! Non, pour moi, tout le monde, il est là, tout le monde, il est ensemble.

Ce qui m'insupporte, ce sont les gens qui ont des opinions sur les autres sans les connaître.

L'ignorance des autres, c'est ça le vrai séparatisme.

Étienne, 49 ans.

On vit très bien comme ça

Ma compagne et moi-même sommes tous les deux issus de l'immigration.

Ma compagne est d'origine Sénégalaise et mes grands-parents paternels sont des Juifs Polonais qui sont venus en France pour se réfugier et du côté maternel, ce sont des Poitevins avec des catholiques et des protestants.

Ma femme est musulmane et moi, je suis athée mais aussi d'origine juive du côté paternel et catholique et protestant du côté de ma mère. J'ai même un arrière-grand-père qui était rabbin.

On nous explique que juifs et musulmans, c'est compliqué aujourd'hui, c'est impossible.

Non, c'est possible ! La preuve, j'ai un petit garçon qui a une mère musulmane et un père d'ascendance juive et chrétienne. **C'est 3 religions plus l'athéisme qui sont unis à travers nous.** Tout ça vit très bien ensemble. Dans mon frigo, il y a de la bière, il y a du jambon et des produits hallal.

Ma femme est très heureuse et elle me dit souvent qu'elle n'aurait jamais voulu vivre avec un musulman comme elle qui aurait voulu lui imposer sa façon de voir.

Elle a une vraie foi musulmane mais elle dit :

- On voit quand même que ça a été écrit par des mecs.

Moi, je ne lui impose rien. Ça fonctionne bien et on vit très bien comme ça.

Notre façon de vivre, notre couple, ça rejoint complètement ma vision du monde et la vie de notre ville, de notre quartier où on est tous mélangés.

Dans mon ancienne vie, j'ai vécu à Sarcelles. Quand vous dites Sarcelles, pour plein de gens, c'est une ville maudite, mais j'y ai été heureux et je retrouve ça ici. Je regardais autour de moi et il y avait des juifs à kippas, des indiennes en sari, des africains en boubous et plein d'autres gens d'autres pays. Le monde entier était là. J'ai eu un sentiment de bien-être. Je me suis dit :

- **C'est ça que je veux ! C'est ça que j'aime.**

Je suis très heureux de participer à ce projet de paroles des gens de Persan. Même si je suis Persannais depuis pas très longtemps, je sens que j'y mets des racines.

Ces paroles, ces petites graines, c'est un peu pareil, on verra si elles tombent sur de la terre ou sur du sable. On verra ce qui va en pousser.

Étienne, 49 ans.

Je suis en train de renaître

J'ai fait un très gros burn out il n'y a pas longtemps. C'est arrivé parce que j'avais le sentiment d'être tiraillé entre cette société qui va de plus en plus vite et ce que je voudrais être.

Quelque part, la pandémie, je la vois comme une bénédiction. Ça a donné un coup d'arrêt, un stop à ce rythme effréné dans lequel on est emporté, où on n'a plus le temps de réfléchir, le temps de rien, où on est tous en train de cavalcader. On a des injonctions qui viennent de partout et on cavale, on cavale.

Le confinement, ça a été une pause qui a arrêté cet emballement. Pour certains, ça a été tragique cette maladie mais pour moi, ça m'a permis de me poser, de remettre l'essentiel en place. L'essentiel, c'est moi, c'est ma famille, c'est les gens que je croise en vrai. L'essentiel, ce ne sont pas les injonctions du ministère ou les annonces gouvernementales ou les commandes publicitaires, ce n'est pas ce flot d'informations qui te tombe dessus en permanence.

Tout ça nous étouffe. On n'a plus de recul.

J'étais dans ce rythme fou depuis des années où on fonce vers la catastrophe et en même temps dans l'angoisse permanente de cette crise écologique qui détruit notre écosystème.

On est sans arrêt sous pression. Et le travail finit par vous détruire. On devient fou, quelqu'un complètement en décalage avec qui il est.

Et à un moment, j'ai fait un burn out sans m'en rendre compte. Je me suis mis à chercher mes mots et ça s'est accentué de plus en plus. J'avais comme une barre dans le cerveau avec le sentiment de ne plus avoir d'intelligence. Je n'étais plus capable de tenir une discussion. C'était épuisant, je passais mon temps à chercher mes mots. Même à l'écrit, c'était très compliqué alors que je suis quelqu'un qui adore les mots. Mais là, tout était compliqué, coincé.

A l'époque, j'ai cru que j'avais un problème cérébral et on a fait des scanners. Mais il n'y avait rien. J'en étais arrivé à me dire que j'avais un cancer du cerveau. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait.

En mars, il y a eu le confinement total. C'est là où je me suis retrouvé vraiment. Je suis passé par l'écrit pour retrouver le sens des mots.

Ça a été une remise en cause générale, une prise de conscience. On passe notre vie à essayer de gagner notre vie. On passe notre temps à le perdre sans pouvoir faire ce qu'on aime. On n'a pas le temps. On n'a pas le temps ! On n'a pas le temps de vivre. On se dit :

- Quand je serai vieux, je ferai ce que je n'ai pas pu faire avant.

On vit dans un système qui détruit la personne comme les ouvriers au siècle dernier mais cette fois, c'est plus psychologique avec des outils de plus en plus technologiques, avec le numérique, les mails et le travail qu'on ramène à la maison. Il n'y a plus de coupure entre le personnel et le professionnel. C'est insidieux et les gens se retrouvent piégés là-dedans et sont de plus en plus perdus.

Aujourd'hui, je me suis recentré sur l'essentiel, sur l'humain.

Maintenant, je crois que c'est chacun avec sa petite cuillère qui vide sa part de l'océan. C'est à son petit niveau, dans la proximité, dans le voisinage, là où l'on vit, qu'on peut faire des choses.

Je suis heureux là, aujourd'hui. Et ce bonheur, je l'entretiens, je le préserve.

Aujourd'hui, j'en sors. Je suis en train de renaître. **J'ai retrouvé le goût de la parole.**

Étienne, 49 ans.

J'ai un arrière-grand-père qui était rabbin

Je suis athée mais j'ai une origine religieuse assez complexe.

Du côté maternel, c'est une famille du Poitevin où il y a des catholiques, des protestants.

Puis, une famille paternelle juive qui est arrivée en France parce qu'ils ont fui les pogroms en Pologne avant la seconde guerre mondiale. Ils vivaient dans un petit shtetl près de Cracovie.

J'ai même un arrière-grand-père qui était rabbin.

Toute une partie de la famille est partie aux États-Unis sauf mon grand-père. Il pensait qu'en France, ils étaient en sécurité, qu'il ne leur arriverait jamais rien en France parce que c'était la patrie de Voltaire, Zola et Victor Hugo. **Il a bien eu tort le pauvre homme.**

Toute une partie de la famille est partie à Auschwitz et a été assassinée là-bas.

Mon père est né en 1937 et mon oncle, son frère, est né en 1931. Mon père et mon oncle ont été des enfants cachés pendant la guerre. Mes grands-parents, pour les protéger des rafles, les ont placés à l'Armée du Salut. Ils se sont trouvés dans une maison de retraite en région parisienne.

Mon père avait 4 ans et on lui avait dit de ne surtout pas dire qu'il était juif. Mais à la maison de retraite, il était sur les genoux d'un petit papi et il lui a dit qu'il était juif. Il y a eu une descente peu de temps après et des enfants juifs ont été embarqués.

La moitié seulement a réussi à s'échapper.

Il s'en souvient très bien et il porte depuis une lourde culpabilité. Il est persuadé encore aujourd'hui que c'est à cause de lui.

Après, mon père et son frère ont été cachés dans deux fermes différentes en Normandie vers Saint Hilaire du Harcouët. Les deux fermes étaient distantes de dix kilomètres. Mon oncle qui avait 6 ans de plus que mon père faisait tous les jours les dix kilomètres aller et retour pour voir son frère pour le rassurer, pour le protéger.

Ce qui est fou, c'est que Saint Hilaire du Harcouët a été énormément bombardé et la région était pleine d'Allemands. C'est pas très loin qu'a eu lieu le débarquement. Et les deux petits enfants juifs étaient sous les nez des Allemands.

Il y a une anecdote que mon père nous a racontée. Quand il était là-bas, il y avait des soldats Allemands qui le prenaient sur leurs genoux et qui pleuraient en pensant sans doute à leurs enfants. Après le débarquement, ce sont les soldats Américains et Anglais qui l'ont pris sur leurs genoux et qui pleuraient aussi.

Mes grands-parents ont eu la chance de survivre et à la fin de la guerre, ils sont venus chercher leurs enfants.

Nous, aujourd'hui, on est le fruit de toute cette histoire et il ne faut pas l'oublier pour apprendre à vivre ensemble avec toutes nos différences.

Moi aujourd'hui, je suis athée et je suis mariée avec une femme musulmane et on vit très bien ensemble.

Étienne, 49 ans.

Ils sont en moi

Mes grands-parents, mon oncle et ma tante, mes parents ont acheté un terrain de 400 mètres carré en baie de Somme quand j'étais gamin. Ils y ont fait construire trois petites maisons en briques et un garage atelier. Chaque couple, chaque famille avait sa petite maison d'une pièce comme un studio. Chaque maison avait son poêle à bois. On passait toutes nos vacances là-bas. On se chauffait au feu de bois. On s'éclairait à la lampe à pétrole.

Notre grand-père, c'était une peu le patriarche surtout pour nous les enfants, mon frère et moi et nos cousins

Il avait instauré un truc, le matin était consacré au travail et l'après-midi, c'était loisir. Ce qui fait que le matin, on coupait du bois, on faisait des tranchées, on tondait la pelouse, on travaillait.

L'après-midi, avec mon grand-père, on a fait des cerfs-volants, on a fait des tyroliennes, on a fabriqué des arcs. On allait à la plage et on y faisait des châteaux de sable.

L'après-midi, c'était la liberté et le jeu et le matin, c'était l'utilité collective. Ça a été fondateur pour moi.

Mon grand-père récupérait tout, pour faire de la ficelle, il allait sur la plage pour chercher un vieux filet et il en tirait de la ficelle. J'adorais ça. C'était le roi de la débrouille. Il réparait tout lui-même. C'était un grand bricoleur. Mon grand-père disait toujours :

- On ne sait jamais, ça peut toujours servir.

Il y avait une fierté. Il y avait un regard. Il y avait toujours de l'encouragement.

Mon père, s'il nous voyait avec une hache, nous disait : « - Faites attention ! ».

Mon grand-père disait : « - Prends la hache ».

Il y avait de la confiance. Il nous donnait des missions comme d'aller dessoucher un arbre. On était gamins et il fallait creuser, la terre, couper les racines. Il nous laissait faire. On était fiers parce qu'on y arrivait tout seuls.

Mes grands-parents étaient extrêmement économes et on se moquait d'eux des fois. Je revois ma grand-mère récupérer le papier d'aluminium, le nettoyer et le plier pour s'en resservir. On était dans les années 80 et on ne se souciait pas de tout ça à l'époque. Mais qu'est-ce qu'ils avaient raison !

Ils avaient très peu de déchets. Ils n'achetaient rien.

Quand mon grand-père est décédé il y a 14 ans, en 2007. Ça a été un drame pour moi.

La dernière fois que je l'ai vu à l'hôpital, j'étais avec mon frère. On savait que c'était la dernière fois qu'on le voyait. On était dans sa chambre et on n'arrivait pas à partir. Il nous a dit :

- **Il faut que vous y alliez les garçons, il va bientôt faire nuit.**

C'était digne. C'était lui.

Ma grand-mère est partie 4 ans après. J'avais des grands-parents exceptionnels.

Ils s'appelaient Roger et Madeleine. Ils sont morts mais, ils sont en moi, ils sont avec moi vraiment. On peut dire qu'on est des mémoires vivantes.

Quand je bricole dans ma petite maison à Persan, je pense à eux. Quand je fais un truc bien, j'imagine qu'ils sont fiers. Ils sont en moi. J'ai leur fierté, j'ai leur regard, j'ai leur culture. Ils sont dans ma mémoire. Pour moi, il est hors de question de les oublier. Ils sont présents en moi.

Étienne, 49 ans.

Notre vie, elle est ici

Mon père quand il a annoncé à la communauté Sénégalaise qu'il achetait un pavillon en 1988, il s'est énormément fait critiquer. Je n'avais que 8 ans mais je m'en rappelle encore parce que les gens lui faisaient des réflexions violentes :

- Comment ça ! T'achètes une maison en France. Ça veut dire que tu vas rester en France ! Ça veut dire que tu vas élever tes enfants en France ! Normalement ce n'est pas ça ! Normalement, tu dois retourner au pays !

Mon père leur a dit :

- Il faut qu'on arrête de se voiler la face. On sait que nos enfants sont nés en France. On sait qu'ils vont grandir en France, qu'ils vont se marier en France et peut-être même avec des blancs. Notre vie, elle est ici. J'ai l'opportunité d'acheter une maison ici, j'achète une maison.

Dieu merci qu'il ait fait ça. Il a acheté sa maison et il a réussi à la rembourser jusqu'au dernier centime avant de décéder. Grâce à ça, aujourd'hui, ma mère a un toit au-dessus de sa tête.

Mon père et ma mère ont même fini par demander leur nationalité française. Ils ont attendu très tard parce qu'ils avaient une fille qui était au Sénégal et il fallait qu'ils attendent qu'elle ait 18 ans avant de pouvoir faire leur demande de naturalisation.

Le rêve de mon père c'était de pouvoir voter. La première fois qu'il est parti voter, il a bombé le torse et pourtant, c'était juste pour des municipales. Mais il était fier. Je me rappelle ce jour-là, il a pris mon fils avec lui. Je lui ai dit de prendre la poussette, il n'a pas voulu. Mon fils était tout petit et il ne marchait pas bien encore. Mon père est parti au bureau de vote avec son petit-fils sur ses épaules. Il était super fier de pouvoir voter pour la première fois en France après tant d'années passées ici. Il n'a pas pu voter beaucoup de fois car il est décédé peu de temps après.

Il nous a transmis ce devoir. Et aujourd'hui, je ne peux pas dire que je ne vais pas aller voter car j'ai l'ombre de mon père qui est là et qui me regarde.

Il nous disait que c'était un droit et que pour avoir ce droit, des hommes se sont battus, des femmes se sont battues dans le monde. Il disait à moi et à mes sœurs :

- Il faut voter, surtout vous. Des femmes se sont battues pour que les femmes puissent voter. Même si tu y vas pour voter blanc, tu y vas. C'est un droit ! Nous, avec ta mère, on s'est battu toute notre vie pour pouvoir voter.

Pour moi, au fond de moi, même si des fois, je n'ai pas envie de voter, il y a sa voix qui me dit :

- **Tu n'as pas le droit ! Tu dois voter. C'est un droit.**

Téréna, 41 ans.

Les nouveaux feront mieux que nous

La Terre, c'est là où l'on vit, là où l'on mange, là où l'on respire.

C'est là où tu vis avec tes parents, ta famille.

On habite sur terre.

La terre, c'est comme une maison.

La maison est abîmée.

Il y a la pollution.

On le voit, c'est sale sur la terre, c'est sale dans les mers. Il y a les arbres qui disparaissent, les mégots par terre, il y a comme une buée dans le ciel, les voitures, les pots d'échappements.

On respire plus mal.

Il est trop tard. Le mal est fait et on ne peut changer le passé.

Il n'est jamais trop tard !

Quand tu fais une connerie, tu ne peux pas l'effacer mais tu peux l'arranger.

Il faut toujours avoir de l'espoir.

L'espoir, c'est d'impliquer les enfants.

Si on nous montre depuis l'enfance, si depuis tout petit, on nous inculque à planter des arbres, à ne pas polluer.

On a été élevés avec l'habitude de polluer.

Pourquoi ne pas apprendre à ne plus polluer à nos enfants ?

C'est comme une nouvelle habitude qu'il faut apprendre.

Nos enfants respecteront la terre plus que nous.

C'est la seule façon de tuer la pollution.

Nous, on est déjà des anciens pollueurs mais si on apprend à nos enfants plus tard à faire autrement, ils le feront. Il faut montrer le bon exemple.

Nous, on fera de notre mieux mais les nouveaux feront mieux que nous.

Récit écrit par Ludovic Souliman à partir de paroles collectées auprès d'habitants de Persan.
Graines de mémoire, pour que l'histoire vécue ne soit pas perdue

Pourquoi être triste ?

Je ressens de la joie et de la colère pour la terre.
De la joie pour toutes les choses utiles qu'on prend de la terre, de la colère par rapport à tout ce qu'on jette à tout ce qui abîme la terre.

Nous, on détruit la terre alors qu'elle nous donne des choses.

On ressent de la tristesse, du dégoût.

Pourquoi être triste ?

Ça ne sert à rien d'être triste, il faut réagir pour changer les choses.

Si une personne change et pas les autres, ça ne sert à rien.
Si un petit groupe de personnes change et pas les autres, ça ne sert à rien.

Pour que ça change, il faut que tout le monde change.

Il faut que l'homme change.

L'espoir, c'est d'impliquer les enfants.

Si on nous montre depuis l'enfance, si depuis tout petit, on nous inculque à planter des arbres, à ne pas polluer.

On a été élevés avec l'habitude de polluer.

Pourquoi ne pas apprendre à ne plus polluer à nos enfants ?

C'est comme une nouvelle habitude qu'il faut apprendre.

Nos enfants respecteront la terre plus que nous.

C'est la seule façon de tuer la pollution.

Nous, on est déjà des anciens pollueurs mais si on apprend à nos enfants plus tard à faire autrement, ils le feront.

Il faut montrer le bon exemple.
Nous, on fera de notre mieux mais les nouveaux feront mieux que nous.

Paroles élèves de 4^{ème} SEGPA du collège Georges Brassens de Persan

Récit écrit par Ludovic Souliman à partir de paroles collectées auprès d'habitants de Persan.

Graines de mémoire, pour que l'histoire vécue ne soit pas perdue

On n'est pas encore au bout !

Au cours de ma vie, j'ai vu toute une évolution du droit des femmes.

Je suis née en 1930, à une époque où la femme n'avait pas le droit de vote, n'avait pas le droit à la parole. **On peut le dire et on doit le dire.** On doit le droit de vote des femmes au Général De Gaulle et au Conseil National de la Résistance tout comme la Sécurité sociale et d'autres droits qui ont été obtenus après la guerre.

Ma maman n'avait jamais voté avant 1945 mais, après, elle n'a jamais raté un seul vote quel qu'il soit. Elle disait :

- Pour une fois qu'on a le droit de faire quelque chose, il ne faut pas le laisser passer.

A l'époque, les femmes n'avaient même pas le droit d'avoir un compte en banque. Il fallait que la femme demande l'autorisation à son mari. **La femme dépendait de son mari pour tout.**

Heureusement qu'il y a eu cette évolution même si beaucoup de choses sont encore à faire.

Aujourd'hui, les femmes ont beaucoup plus le droit à la parole et ce qu'elles disent est beaucoup plus pris en compte. Même s'il y a encore un manque de parité, petit à petit, les femmes arrivent à avoir des places où elles ont du pouvoir.

J'ai été abonnée au journal Le Point pendant des années et je m'amusais toutes les semaines dans les articles qui présentaient les dirigeants de grandes sociétés de compter le nombre de femmes. Quelques fois, il y en avait une, des fois deux ou trois sur une douzaine de postes de dirigeants. A chaque fois, je me disais :

- On n'est pas encore au bout !

Aujourd'hui, en politique, il y a des femmes qui se présentent aux élections et qui sont élues. Les femmes participent à la vie de la société et prennent des décisions.

Moi-même, j'ai été conseillère municipale à Persan. Je n'ai fait qu'un mandat mais je suis très contente de l'avoir fait. J'étais à droite et à ce moment-là, c'était Monsieur Lebastard qui était communiste qui était maire de Persan. Nous étions 5 élus d'opposition mais nous avons de très, très, bonnes relations avec Monsieur Lebastard et son équipe. Le maire était très à l'écoute et il

menait le conseil municipal dans l'apaisement. Il n'y avait pas d'affrontements entre nous. Les choses se disaient dans le calme.

La parole des femmes, j'ose espérer qu'elle peut faire évoluer la vie dans un sens plus apaisé. C'est une parole qui permet d'éviter les guerres car la femme est plus calme, elle cherche toujours à négocier, à trouver le pour et le contre.

L'homme est plus guerrier. La femme est moins belliqueuse que l'homme.

La femme est aussi la mère et le fait d'être maman apaise aussi beaucoup pour régler les litiges entre les enfants. La femme cherchera plus naturellement à protéger la vie qu'à la détruire.

La femme a une intelligence plus sensible.

Rose, 90 ans.

Récit écrit par Ludovic Souliman à partir de paroles collectées auprès d'habitants de Persan.

Combien de fois encore, je revois ces scènes...

J'ai vécu la guerre. J'ai vécu l'horreur de la guerre. Pourtant, je vivais dans un petit village en Dordogne. Mais, même là, la guerre nous a rattrapés.

Beaucoup de gens du nord et de l'est de la France s'étaient réfugiés dans le sud en zone libre. Parmi eux, il y avait beaucoup d'Alsaciens qui avaient fui pour ne pas être enrôlé dans l'armée Allemande. Il y avait aussi beaucoup de familles juives. Nous les connaissions bien car nous allions à l'école avec eux.

Les pires moments que nous avons vécus, c'est quand les Allemands ont fait la chasse aux juifs pour les arrêter. **Ce sont les moments qui m'ont le plus marquée.** Moi-même, j'en ai été témoin et j'en ai encore le souvenir. Pourtant, c'est pas d'hier mais combien de fois encore, je revois ces scènes.

Pour aller à l'école, nous y allions à pieds et nous devions marcher trois kilomètres. Donc, nous étions à pied et, sur notre route pour aller à l'école, nous passions devant une maison où habitaient Monsieur et Madame Schwob, un couple de juifs. C'était un couple de gens âgés, ils avaient environ 80 ans. Je les connaissais bien car je passais devant chez eux tous les jours et ma maman allait faire le ménage chez eux.

Ce jour-là, des allemands étaient venus sur le village pour arrêter des juifs. Ils sont venus à la mairie pour obtenir les adresses des juifs qui vivaient au village. Heureusement, à la mairie, ils ont gagné du temps et ainsi, tous les juifs ont pu être prévenus et s'enfuir. À l'école, il y avait des petits enfants juifs avec nous. Ceux-là ont pu se sauver grâce à mon futur mari, Edmond, qui les avait avertis. La résistance a prévenu à temps tous les juifs du bourg et quand les Allemands sont arrivés, ils étaient à l'abri, cachés, et il n'y avait plus personne.

Puis, les Allemands sont venus à la maison de Monsieur et Madame Schwob qui était à l'écart du bourg. Les deux fils qui étaient dans la résistance étaient déjà partis mais les parents étaient restés chez eux. Ils pensaient que compte tenu de leurs âges, ils ne risquaient rien.

Les Allemands les ont arrêtés et les ont emmenés. Ils les ont obligés à partir à pied jusqu'à la gare de Sarliac-Sur-l'Isle qui était à 2 kilomètres pour les mettre dans un train.

Les soldats les poussaient avec leurs mitraillettes pour les faire avancer plus vite. A 80 ans, vous ne marchez pas vite. La petite dame qui marchait un peu mieux était devant. Mais son mari n'y arrivait pas et il avait du mal à marcher. Nous, nous arrivions pour aller à l'école et nous avons tout vu. A un moment, il y avait une borne kilométrique, le vieux monsieur qui n'en pouvait plus s'est assis dessus. Cette borne était juste à côté d'un petit bois. Les Allemands ont attrapé le monsieur et ils l'ont collé contre un arbre. Ils lui ont fait sauter la cervelle devant nous. Oui ! Oui ! Le spectacle, ça a été de voir ce pauvre homme tomber au sol avec la tête explosée.

Sa femme était loin devant, elle n'a rien vu. Elle a été déportée et on ne l'a jamais revue.

Nous, les enfants, on avait tout vu. Je n'avais pas encore 14 ans, c'était en mars 44.

C'est loin tout ça et pourtant, souvent j'y repense aujourd'hui.

J'essaie de fouiller dans ma mémoire pour vous dire les choses le plus exactement possible. Les dates on les oublie mais ce qu'il s'est passé non. **On ne peut pas l'oublier.**

Rose, 90 ans.

Comment peut-on vivre après avoir fait ça ?

J'ai vécu la guerre. J'ai vécu l'horreur de la guerre.

Je vais vous raconter ce qui est arrivé en 1944 dans notre petit village de Sarliac.

Le midi, pour manger, les enfants de l'école, nous allions à une sorte de restaurant où on nous servait une soupe chaude et on mangeait ça avec une tranche de pain que nous amenions de chez nous. Ce jour-là, nous marchions pour aller à ce petit restaurant. Tout à coup, nous avons vu une voiture arriver. C'était une sorte de petite camionnette. Deux Allemands en sont sortis. Il y avait une femme Juive que nous connaissions. Elle avait dans ses bras, sa petite fille de 18 mois. Elle a eu le réflexe de donner son enfant à une dame qui habitait là. Quand elle a vu les Allemands qui arrivaient, elle lui a mis son bébé dans les bras. Elle avait compris ce qui allait se passer. Elle savait. Nous, nous marchions dans la rue. Dans la rue, nous avons vu la femme sortir de chez elle en courant, nous l'avons vue donner son enfant dans les bras d'une autre femme. Nous avons vu les Allemands sortir de leur voiture. Nous les avons vus prendre la maman pour l'emmener avec eux et la jeter dans la petite fourgonnette. La petite fille a eu le malheur de crier :

- Maman ! Maman !

Nous avons vu les Allemands arracher la petite fille des bras de l'autre dame. Ils ont jeté l'enfant dans la fourgonnette et ils sont partis.

Je crois me souvenir que cette dame s'appelait Madame Tabé et sa fille Marie-France. On ne les a jamais revues.

La guerre, c'est la pire des choses ! Quand c'est la guerre, nulle part, vous n'êtes à l'abri. Dans notre petit village de Dordogne, on aurait pu penser que nous étions à l'abri. Nous étions à l'écart de tout. Nous n'étions pas sur une route importante. Mais non ! **La guerre, ça vient vous chercher même dans le coin le plus reculé.**

Nous avons vécu ces horreurs de la guerre. Ce sont des moments qui m'ont certainement forgée. On vieillit vite quand on vit ça, quand on voit des choses pareilles. On perd l'esprit des gamins pour entrer dans l'esprit des adultes. C'est obligé quand on vit ce qu'on vit. La vie ne nous a pas fait de cadeau pendant la guerre. Heureusement, tout le monde ne vit pas ces choses-là.

Heureusement, depuis pas mal d'années, nous ne connaissons plus la guerre. C'est pour ça que je suis une femme de paix. **Je sais trop ce que la guerre peut faire faire à des hommes.**

Combien de fois encore aujourd'hui, je pense à ces hommes qui ont arraché cette petite fille. Je me dis qu'ils avaient peut-être des enfants qui avaient le même âge et qu'ils prenaient sur leurs genoux. Souvent, encore aujourd'hui, je me demande :

- **Comment peut-on vivre après avoir fait des choses pareilles ?**

Parce qu'ils ne l'ont pas fait qu'une fois. Non ! Ils ont arraché d'autres femmes, d'autres enfants à la vie. Comment peut-on vivre après avoir fait ça ?

Comment un peuple évolué a pu faire ces choses-là ? Sacré nom d'une pipe ! Ils ont quand même marché derrière un sacré fou ! Il n'y a rien de pire quand le pouvoir tombe entre de mauvaises mains. De par le monde, aujourd'hui encore le pouvoir peut tomber entre les mains de fous.

Et aujourd'hui, ça continue, et il faut se souvenir de tout ça.

Pour éviter ça, il faut parler. Il faut beaucoup de tolérance, beaucoup d'intelligence pour qu'il y ait l'apaisement.

Rose, 90 ans.

Tout ça a disparu...

J'habite à Persan depuis 1967 et toujours à la même adresse.

Nous sommes arrivés par hasard à Persan. Nous cherchions une petite maison avec un atelier pour les activités d'artisan électricien de mon mari.

C'était une petite ville ouvrière très calme. Il n'y avait pas de conflits. Il ne se passait pas grand chose. Il y avait beaucoup de petits commerces particuliers, des épiceries, des charcuteries, des laiteries, des magasins de vêtements, des commerces de tout.

Tout a disparu, tous ces petits commerces ont crevé peu à peu à cause des grandes surfaces.

Tout a été pris par Leclerc et les grandes surfaces.

Nous parlons d'une époque où personne n'avait sa voiture. Tout le monde allait à pieds et forcément tout était sur place. **Le développement de la voiture a tout changé.**

Beaucoup de choses ont changé sur la ville. A l'époque, ce n'était que des petites rues pavillonnaires. Il n'y avait pas grosses constructions. Là, où vous voyez tous les bâtiments HLM aujourd'hui, ce n'était qu'un pré à vaches.

On a vu se monter petit à petit tous les immeubles.

Persan était une ville très ouvrière avec beaucoup d'usines qui se trouvaient le long de l'Oise, des usines comme ASEA et Bénoto et bien d'autres. C'était des usines importantes qui employaient beaucoup d'ouvriers.

Il y avait surtout des emplois pour les hommes et très, très, peu pour les femmes. Ce n'est qu'après que des usines de confection se sont créées. Et là, c'étaient essentiellement des femmes qui y travaillaient. La première était tout près de la mairie, là où se trouve actuellement la mosquée, c'était une usine de pantalons. Il y avait une centaine de personnes et surtout des femmes qui y travaillaient. Après, une deuxième fabrique de pantalons aussi importante s'est ouverte, là où se trouvent des bâtiments aujourd'hui. Là aussi, il y avait une centaine de femmes. Moi, j'ai travaillé dans une usine de confections de pantalons qui était à Beaumont.

C'était dans les années 70 et ça a continué jusque dans les années 90.

Après, ces usines ont fermé une à une. A chaque fois, c'était plus d'une centaine d'emplois qui étaient supprimés. Toute la confection est partie dans les pays asiatiques mais jusque dans les années 90, **on a fabriqué des milliers de pantalons à Persan.**

Tout ça a disparu...

Les choses changent sous nos yeux sans qu'on s'en aperçoive vraiment, une boutique ferme et puis une autre. On ne s'en rend pas vraiment compte sur le moment.

Ce n'est que plus tard que l'on voit tous les changements qui ont eu lieu.

Rose, 90 ans.

Ouh ! Ouh ! Je suis là !

Aujourd'hui, il y a un grand manque de communication entre les gens. Et c'est partout.

Même entre voisins, dans la même rue, parfois, on ne communique plus. En face de chez moi, il y a une maison avec deux couples de jeunes. Il n'y a qu'une rue qui nous sépare mais j'ignore tout d'eux. J'ignore leurs noms. J'ignore tout de ce qu'ils font. Ils ne sont jamais venus me voir. Pourtant, ils voient bien que je suis une personne âgée qui vit toute seule. Je n'ai jamais eu aucun contact avec eux, même pas un bonjour.

Pourtant, avant ces gens-là, il y avait des jeunes avec qui j'avais une très bonne relation. Ils étaient venus me voir. Ils m'avaient donné leurs numéros de téléphone au cas où j'aurais besoin de quelque chose. Mais ceux-là m'ignorent totalement. J'en arrive à en rire et à me dire qu'ils sont aveugles et sourds. Ils arrivent en voiture et ils rentrent leurs voitures dans leur cours et ils ferment leur portail. A aucun moment, je ne peux leur adresser la parole. Il faudrait que j'ouvre ma fenêtre au moment où ils arrivent et que je crie :

- Ouh ! Ouh ! Je suis là !

Mais non, ils n'ont aucune attention. **Le voisin c'est quelqu'un d'important.** Ce sont bien eux qui sont en face qui peuvent voir s'ils m'arrivent quelque chose, si je n'ouvre pas mes volets un matin.

Par contre, les relations avec les gens de la ville sont au top du top. Autant avec les filles de la médiathèque qu'avec les gens du CCAS. Là, il y a beaucoup d'attention que ce soit avec les personnes qui amènent les repas, qu'avec les femmes qui viennent faire le ménage. Ce sont des personnes qu'on connaît et qui nous connaissent. On a à notre service des gens qui sont sûrs et en qui on a confiance.

J'ai une personne de la mairie qui vient pour le ménage depuis des années et des années. Elle est ici comme chez elle et je lui fais entièrement confiance.

C'est très important la confiance sinon, on est dans le doute, dans la peur si on ne connaît pas les gens. Là, c'est un personnel choisi qui est là tout le temps. C'est rassurant. C'est indispensable pour des personnes âgées comme moi.

Quand on est vieux, on a de plus en plus besoin des autres pour tout. Pour moi, le CCAS est quelque chose de très, très, important. C'est une aide extraordinaire.

C'est d'une simplicité, d'une facilité et d'une gentillesse extraordinaire.

On a besoin de la gentillesse.

Rose, 90 ans.

Chacun pour soi

Avec le Covid, il n'y avait plus de parole et ça augmente les problèmes d'individualité qu'il y avait déjà. Maintenant, c'est encore plus chacun pour soi. **A vivre encore plus enfermés.**

Madeleine, 45 ans.

On était 2 milliards

Quand je suis née, en 1930, on était 2 milliards d'humains sur la terre. Après quand j'allais à l'école dans les années 40, on était 2,7 milliards dans le monde. Aujourd'hui, on est presque 8 milliards.

Plus les années passent, plus ça augmente et ça devient un vrai problème de surpopulation. Il faudra bien s'arrêter à un moment.

La terre qui a en a marre de nous nous envoie cette pandémie. La terre essaye de sauver sa peau. En plus avec le réchauffement climatique, l'Afrique devient un désert et les gens qui n'ont rien à manger cherchent à se sauver en partant vers le nord.

On ne sait pas trop comment tout ça va finir.

Rose, 90 ans.

Pour vivre tous ensemble sur Terre

Pour vivre tous ensemble sur Terre

On a besoin de l'amour, de la confiance pour vivre ensemble, du respect.

On a besoin de l'union.

Le problème, c'est qu'on est tous égocentriques.

On pense tous qu'on est le centre de la Terre, on ne pense qu'à nous.

Quand on ne pense qu'à soi, on n'est pas uni, on n'a pas de force.

Si on ne pense pas aux autres, les autres ne penseront pas à nous !

Si on ne pense pas aux autres, il n'y a plus de respect.

Pour vivre tous ensemble sur Terre

On a besoin de l'eau, des plantes et des arbres

On a besoin de la nature, si on la coupe, on va mourir.

La Terre a besoin d'Humains qui ne détruisent plus, qui ne polluent plus.

On a besoin de partager, partager l'argent, partager la nourriture, partager la vérité.

Partager la parole et les idées.

Partager notre maison et l'éternité.

Partager l'humanité.

Paroles de Vie d'enfants de Persan, école Émilie Carles.

Récit écrit par Ludovic Souliman à partir de paroles collectées auprès d'habitants de Persan.

C'est de la préhistoire

Mon prénom est Rose. Je suis née au mois de septembre 1930.

C'était la fin de la saison des fleurs. Je suis née dans une petite maison dans un petit village de Dordogne. Devant la porte de l'entrée de la chambre de mes parents, il y avait un rosier avec juste une rose de fleurie. Quand le docteur est arrivé, j'étais déjà née. Le docteur avant d'arriver, il fallait qu'il fasse 15 kilomètres. Quand il m'a vu, il a dit à mère :

- Oh ! Mais elle a un teint de rose cette petite.

C'est comme ça que je suis devenue Rose.

En ce temps-là, les femmes accouchaient seules à la maison. C'était une voisine qui aidait. C'était les voisines les sages-femmes. Ma grand-mère a accouché seule de ses 7 enfants sans voir un docteur. C'était une autre époque.

Ces graines, logiquement, ça devrait servir à transmettre nos histoires. Mais la vie de nos jours va tellement vite et les jeunes ont tellement d'autres moyens pour accéder au savoir qu'ils ne prêtent pas attention à ce qu'on leur raconte. D'ailleurs, combien de fois, quand on parle entre des personnes de mon âge, on se dit :

- Si on racontait ça à des jeunes de maintenant, ils ne nous croiraient même pas.

Si je leur disais qu'en rentrant de l'école après avoir fait 3 kilomètres à pied, il fallait que je casse du bois pour allumer le feu. Ma mère travaillait et mon père était décédé de la tuberculose quand j'avais six ans en 1936. Nous étions seules, mes deux sœurs avec ma mère. C'est pour ça qu'en rentrant de l'école, il fallait casser du bois pour allumer un feu dans la cheminée. On n'avait pas l'électricité et l'hiver, il fallait allumer la bougie ou la lampe à essence. On faisait nos devoirs dans cette pénombre On se débrouillait toutes seules en attendant le retour de maman qui faisait des ménages pour gagner quelques sous.

Aujourd'hui, on en rigole de tout ça mais c'était une autre vie.

Il ne faisait pas bon être malade. La Sécurité sociale n'existait pas.

Ma sœur aînée est morte en 1941 à l'âge de 19 ans de la tuberculose. Ma mère a perdu son mari et une de ses filles à cause de cette terrible maladie. C'était la maladie la plus terrible qu'il y avait à cette époque. Beaucoup de gens en mourraient. Dès que le vaccin est arrivé, ma mère nous a emmenées nous faire vacciner.

Aujourd'hui, on ne se rend pas compte de ce qu'on a. La Sécurité sociale, il y a peu de pays où les gens ont la possibilité de se soigner gratuitement. **J'ai connu l'époque où ça n'existait pas.**

Dans mon enfance, il n'y avait pas téléphone dans les maisons. Il n'y avait qu'un téléphone dans le village qui se trouvait à deux kilomètres.

On n'avait pas la radio non plus. On n'avait pas l'eau courante. Seuls les gens riches avaient l'eau courante. Pour rire, quand on portait le seau, on disait :

- On n'a qu'à courir et on a l'eau courante.

Aujourd'hui, en France, tout le monde a l'électricité, tout le monde à l'eau courante, tout le monde a un téléphone dans sa poche. Il n'y a plus rien de comparable. Si on raconte ça à des gamins, ils vont se dire :

- Ils sont fous !

Par rapport à eux, c'est de la préhistoire ce qu'on a vécu.

Rose, 90 ans.

Pourquoi pas ?

Je suis en France depuis 2000. Je suis née en Afrique. Je suis du Congo Kinshasa, ex Zaïre. J'ai passé toute mon enfance là-bas.

Au Congo Kinshasa, j'allais un peu à l'école et j'allais aussi au marché pour aider ma maman. Elle avait des entrepôts et on vendait des bananes. Mon père était pharmacien.

On était dix enfants et on vivait tous ensemble comme on vit en Afrique. **On vit en communauté.**

J'ai quitté là-bas, j'avais 24 ans. La France, on en entendait parler comme tous les pays d'Europe. **La France, ce n'était pas un rêve.** Mais ma sœur aînée est venue vivre ici avec son mari. C'est ma sœur qui m'a appelée après pour que je vienne aussi ici. Sinon, je ne pensais pas qu'un jour, j'allais venir vivre ici. Quand ma sœur m'a proposé de venir, je me suis dit :

- Pourquoi pas ?

Quand on arrive dans un pays, on ne connaît pas le pays. On apprend à découvrir les choses. Ce n'est pas facile. Il y a beaucoup de choses qu'on ne connaît pas. On ne parle pas bien la langue. Même si j'avais appris le français un peu à l'école, je le parlais mal et je ne savais pas lire, ni écrire bien. C'est très important dans le pays où l'on part de bien connaître la langue pour bien communiquer, pour faire les démarches que tu as besoin.

Si tu ne parles pas la langue, c'est vraiment une difficulté pour vivre.

J'ai commencé à prendre des cours de français pour apprendre à lire et à écrire. Mais avec le rythme de la vie ici, j'ai arrêté. Je n'avançais pas beaucoup et il fallait que j'avance ici. Quand j'ai trouvé un travail, je n'avais plus le temps pour continuer les cours de français.

En Afrique, on imagine la France comme quelque chose d'extraordinaire. On pense que c'est facile et que ce n'est pas comme chez nous.

Quand je suis arrivée, j'ai vu que c'était normal, que ce n'était pas comme on pensait.

On croyait qu'ici, tout est rose, tout est bien. J'ai vu qu'ici, la couleur du ciel était pareille, que les journées étaient pareilles. J'ai vu qu'ici, ce n'est pas tout en rose, que ce n'est pas facile non plus.

J'ai vu qu'ici aussi, la vie, c'est dur. Ce n'est pas comme on croit.

En Afrique, ce qui rend la vie dure, c'est le manque de développement. C'est difficile de trouver quelque chose. Là-bas, ce qui nous manque, c'est du travail. Là-bas, presque tout le monde est commerçant. Tout le monde a besoin de vendre quelque chose pour vivre.

Ici, comme c'est développé, tu peux trouver facilement quelque chose à faire, un travail. Ici, tu n'es pas obligée de vendre quelque chose, il y a des entreprises, tu peux taper aux portes. Si la porte s'ouvre, tu peux travailler. **C'est là, où j'ai vu la différence.**

Madeleine, 45 ans.

Ici, en France

Ici, en France, j'ai rencontré mon mari. Ici, on a fondé notre famille. Ici, on a réalisé notre rêve de vie. On a fait notre projet d'acheter un bien peu à peu. On ne voulait pas rester locataire pour toujours, on voulait avoir quelque chose à nous pour vivre avec nos enfants.

Je suis arrivée en 2019 sur la ville de Persan. Avant, nous vivions à Saint Gratien. Là-bas, on était locataire. On avait le projet d'avoir quelque chose pour nous. Là, ça c'est réalisé à Persan. On a acheté une maison. **C'était un rêve pour nous depuis longtemps.**

Là, enfin, Dieu merci, ça c'est réalisé, ici à Persan.

Ici, ça se passe bien. On ne connaissait pas la ville mais on a cherché, on a trouvé ici et on est bien tombé. Au fur à mesure, on apprend à connaître la ville. On est bien.

Cette maison, ça représente peut-être la liberté. Avant, on était en immeuble, avec des autres en haut et en bas et vous êtes au milieu. Tu dois faire attention à tout, que les enfants ne courent pas, ne bougent pas, ne crient pas, ne pas faire de bruit, ne déranger personne, ne pas parler fort. Cette maison, ce n'était pas pour nous en premier mais pour le bien des enfants.

Les enfants ont beaucoup d'énergie et ils ont besoin de beaucoup bouger.

Cette maison, c'est surtout la liberté pour eux.

Pour nous aussi, c'est bien, c'est un environnement calme et tranquille. C'est beaucoup plus calme que près de Paris.

Même pour l'éducation des enfants, ça n'a rien à voir. Dans les quartiers, il y a parfois de mauvaises influences et là où l'on est ça va.

J'ai remarqué qu'en France, dans les quartiers, on est entassé, il y a tous les immigrés ensemble au même endroit. Ce n'est pas bon. Après les choses vont dégénérer.

Je suis partie en Allemagne et j'ai vu que ce n'est pas comme ça. Ils mélangent tout le monde, étrangers et autochtones du pays, tout le monde est là et vit ensemble dans le même immeuble. Ici, ce n'est pas du tout comme ça quand je regarde.

Quand il y a beaucoup d'immigrés, les Français fuient. Ils partent loin, Ils déménagent. Mais partout où ils vont aller, ils vont repartir parce qu'ils vont trouver le même problème.

Ici, à Persan aussi, on est beaucoup d'immigrés. Partir, ce n'est pas solution, la solution, c'est de vivre ensemble en communauté. **On ne peut pas fuir toujours.**

Les gens migrent de partout comme les blancs aussi qui vont en Afrique ou ailleurs. On tourne. Ce n'est pas la peine de fuir. Partout où tu vas aller, tu vas rencontrer quelqu'un ou quelque chose que tu n'aimes pas.

Ces paroles sur la mémoire, c'est bien, des personnes peuvent lire les histoires et savoir ce qu'il se passe dans la vie des autres. Celui qui n'a pas de problème, il peut écouter d'autres qui racontent leurs difficultés de vivre. Quand il va le lire, peut-être, il va voir, il va comprendre, il peut apporter de l'aide aux personnes qui ont des problèmes.

Madeleine, 45 ans.

Tu es seule pour tout

Ce qui est dur dans la vie d'ici, c'est de se réveiller pour aller au travail. Je me réveille à 5 heures 30 et je rentre chez moi, il est 22 heures, 22 heures 30.

Je travaille en maison de retraite à Asnières. Je commence à 8 heures du matin et je finis à 20 heures. Avec le temps de transport, j'arrive chez moi à 22 heures. Ce n'est pas facile.

J'ai trois enfants, trois garçons. Le premier a 9 ans, le deuxième a 8 ans et le troisième va avoir 7 ans. Il faut aménager le temps pour les enfants. Chaque matin, je me réveille à 5 heures 30, je me prépare avec mon mari. Vers 6 heures moins le quart, on réveille nos enfants. On leur fait prendre leur douche la veille au soir. Le matin, ils prennent leur petit déjeuner et ils se préparent. Ensuite, on les emmène à la garderie.

La chance qu'on a ici, c'est que la garderie ouvre ses portes à 6h30. Si la garderie commençait à 7 heures, pour moi, c'est trop tard pour arriver à mon travail à 8 heures.

Mon mari, lui commence encore plus tôt à 7h30. Il est dans l'électricité et il travaille à Roissy.

C'est dur mais on n'a pas le choix. **Ici, on n'a personne, on n'est que moi et mon mari.**

Au pays, au Congo, c'est pas du tout comme ça, là-bas, il y a tout le monde qui est là pour toi. Tu sors, tu vas au travail, il n'y a pas de soucis, il y a toujours les frères, les sœurs, les cousins, les cousines qui s'occupent des enfants. Ici, ce n'est pas pareil, ici, tu es seule pour tout.

C'est ce qui rend la vie plus difficile. **C'est une vie beaucoup moins communautaire.**

J'aimerais trouver un travail plus près d'ici et c'est pour ça que je prends des cours, pour apprendre à bien lire et à bien écrire le français.

A la maison de retraite, j'ai vu ce qui est la mode de l'Europe pour les personnes âgées. J'ai été choquée de voir ces vieilles personnes toutes seules tout le temps.

C'est vrai qu'ici, il n'y a pas le temps, il n'y a pas les enfants qui restent à la maison avec les parents à vivre ensemble.

C'est vrai qu'ici, comme je pars à 6h et que je rentre à 22 heures, si ma mère devait rester seule à la maison, ce ne serait pas possible.

Chez nous, il y a toujours quelqu'un et même si ce n'est pas quelqu'un de la famille, même si tu n'as pas personne, c'est un voisin ou une voisine qui va venir pour l'aider, pour voir si tout va bien, si elle n'a besoin de rien. Il y a toujours quelqu'un qui veille. En plus, on ne vit pas enfermé dans des étages, non, les maisons sont basses et tout le monde se connaît. Si un matin, on ne voit pas une personne sortir de chez elle, on va aller voir pourquoi elle n'est pas encore dehors. C'est le voisin qui vient. **C'est tout le monde surveille tout le monde.**

Ici, parfois, on vit dans un immeuble et on ne connaît pas la personne qui est en face.

Ce sont des choses que j'ai trouvées ici et ça me fait quelque chose parce qu'on n'est pas habitué à vivre comme ça.

Des fois, je me demande, quand ce sera mon tour, **comment ça va être pour moi ?**

Madeleine, 45 ans.

L'amour et le cœur

Tous les jours, je pars travailler dans une maison de retraite à Asnières. Je suis là-bas depuis 2008. Mon travail, c'est de m'occuper des personnes âgées, les aider à manger, à se laver, à se lever, à faire tout pour eux parce qu'ils ne peuvent plus faire rien. Ils sont là, il y en a qui ne bougent pas de la journée, qui attendent quelqu'un qui vienne pour les lever, pour leur donner à manger, pour tout.

A la maison de retraite, on a toujours été là pour les personnes âgées même pendant le confinement. **On ne les a pas abandonnées.** On n'a pas fui. On n'a pas eu peur de la maladie. On était là. On travaillait.

C'est un travail qui n'est pas bien payé. C'est payé tout juste de quoi vivre.

L'humain, pour le patron comme il voit les résidents ou les travailleurs, c'est d'abord de l'argent. Ce qu'il voit, ce n'est pas le côté humain mais c'est l'action qui monte, c'est l'argent.

Pourtant, l'humain, c'est la richesse mais toi, tu es mal payé pour faire ton métier. Pourtant ce que tu donnes dans ton travail, c'est de l'amour. Si tu n'as pas d'amour à donner, tu ne peux pas bien le faire. Une personne que tu ne connais pas, si tu t'occupes d'elle depuis le matin jusqu'au soir, il faut avoir l'amour et la compassion. Il faut avoir l'amour et le cœur.

Ce n'est pas un travail facile d'aider ces personnes qui sont dans la solitude et la peine. Et on a n'a pas beaucoup de temps pour s'occuper de chaque personne. Si tu dois faire 8 ou 9 personnes. Tu commences à 8 heures, il faut les lever, les laver, tout arranger, leur donner à manger, à boire. A midi trente, il faut redonner à manger. Il faut faire vite. Le temps est limité toujours.

Ce que tu vis avec les gens qui sont dans la peine, tu ne peux pas toujours le laisser au travail. Des fois, ça te travaille.

Mais le patron, il prend ça à la légère. Lui, il veut que ce soit rentable comme il dit.

On n'est pas là que pour travailler, pour donner à manger, pour laver, pour nettoyer. Ce qu'on donne dans le fond, ce n'est pas ça, c'est de l'amour. On ne gagne rien dans ces métiers.

Si on ne donne pas d'amour, ceux qui vont souffrir encore plus, c'est les patients.

Le patron a besoin d'argent et les gens ont besoin d'amour. **On sacrifie l'humain pour l'argent.**

En France, je travaille, je paye mes impôts. Humainement, j'apporte de l'aide aux gens qui en ont besoin. C'est ça que j'apporte à la France. Je suis dans ce partage.

Ici, j'apprends des choses aussi, sur la vie, sur les gens, sur comment les choses se font ici.

Je raconte aussi comment les choses se font au Congo. On partage le savoir.

Si on ne parle pas, on se méfie de l'autre. Quand on se méfie, on ne peut pas se connaître. C'est là le problème. On se méfie de nous et on se parle plus. Avec la crise du Covid, ça a encore été pire. Avec les masques, on ne se parle plus. Cette maladie a enfoncé encore plus les gens dans l'individualité. **Cette maladie nous a encore plus divisés.**

Il faudrait s'approcher un peu et savoir qui est l'autre, lui parler, lui demander qui il est, ce qu'il pense.

Madeleine, 45 ans.

Attendre quoi ?

Tous les jours, je pars travailler à la maison de retraite. Je suis là-bas depuis 2008. Mon travail, c'est de s'occuper des personnes âgées, les aider à manger, à se laver, à se lever, à faire tout pour eux parce qu'ils ne peuvent plus faire rien. Ils sont là, il y en a qui ne bougent pas de la journée, qui attendent quelqu'un qui vient pour les lever, pour leur donner à manger, pour tout.

J'essaye de leur donner le meilleur de moi-même, de leur donner mon aide. Le fait que j'arrive, je rentre dans la chambre d'une personne, je lui parle, je lui fais sa toilette. Il y a des fois des personnes âgées qui ne parlent plus mais tu lui parles quand même. Même s'il ne te répond pas au moins, il t'entend. Avec ceux qui parlent, tu discutes. Tu leur demandes :

- Avant, vous faisiez quoi ?

La personne te répond, elle te raconte ce qu'elle faisait. **C'est ça l'important, c'est la parole.**

C'est une présence. Ils sont là à n'avoir parlé à personne depuis qu'on les a laissés la veille. Si on n'est pas là, ils ne peuvent pas manger, ils ne peuvent pas boire, ils ne peuvent rien faire seuls. C'est pourquoi, on est là, tous les jours. Des fois, ils ont besoin de parler, de discuter, de raconter ce qu'ils vivent. Ils te posent des questions parce qu'ils sont enfermés. Des fois, il y en a qui te disent :

- Qu'est-ce que je fais là ? Je ne sers à rien. Qu'est-ce que j'attends ? Est-ce que je ne peux pas mourir ?

Je les console avec la parole. Il y a une personne une fois qui m'a demandée :

- Est-ce que tu pries ?
- Oui, je prie.
- Alors, demande à ton Dieu qu'il me prenne parce que je ne sers à rien. Je ne bouge pas. Moi qui faisais tout, je ne fais rien ! Moi qui étais fier de moi...

C'est la parole. Elle se raconte, elle a le besoin de parler.

- Je suis là à attendre, à attendre quoi ?

C'est beaucoup de monde là-bas qui dit ça. Il y a beaucoup de monde qui a envie de partir.

La personne voit qu'elle ne fait rien d'utile dans la société, qu'elle ne fait rien qu'attendre. Elle se pose la question :

- Attendre quoi ?

J'essaye de leur donner de la joie. J'ai l'habitude de chanter. Quand je suis là, avec eux, je travaille et je chante tout le temps. Quand je ne chante pas, ils me demandent :

- Vous ne chantez pas. Vous êtes triste. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Des fois, je chante en français et souvent, je chante dans ma langue, l'ingala. Ils me disent :

- J'ai l'habitude de vous écouter chanter même si je ne comprends pas votre langue. Même si je ne comprends pas les mots, j'ai besoin d'écouter.

Je chante des cantiques que j'ai appris quand j'étais enfant au Congo.

Au début, j'ai été choquée de voir ça. Je viens d'Afrique et nous, on ne vit pas comme ça. Nous depuis qu'on est né, on est toujours avec nos grand-mères et nos grands-pères. On habite ensemble. De toute façon, on n'a pas le choix parce qu'il n'y a pas de moyen de faire autrement. On ne peut pas se payer de maison de retraite comme ici. On vit ensemble avec eux jusqu'à leur dernier jour. On vit avec eux depuis notre naissance. Mais ici, ce n'est pas comme ça. Ici, la vie est différente.

Des fois, je me demande, quand ce sera mon tour, **comment ça va être pour moi ?**

Madeleine, 45 ans.

Tout dépend de toi

Je travaille dans une maison de retraite. J'ai été choquée de voir ces vieilles personnes toutes seules tout le temps.

Je viens d'Afrique et nous, on ne vit pas comme ça. Nous depuis qu'on est né, on est toujours avec nos grand-mères et nos grands-pères. On habite ensemble. De toute façon, on n'a pas le choix parce qu'il n'y a pas de moyen de faire autrement. On ne peut pas se payer de maison de retraite comme ici. On vit avec eux depuis notre naissance. **On vit ensemble avec eux jusqu'à leur dernier jour.**

On est là avec eux tout le temps et il y a toujours quelqu'un pour eux.

Ils nous apportent de l'affection, du savoir. Ils nous montrent ce qu'ils savent faire et comment faire à notre tour. Ils sont utiles. Ils nous apprennent des choses que l'on ne connaît pas.

Aujourd'hui, tous mes grands-parents sont partis. Ils sont partis quand j'étais ici en France.

Il me reste beaucoup de choses d'eux. Ils me restent beaucoup de souvenirs. J'étais très proche de mes grands-mères. Je me rappelle leurs paroles. Elles me disaient :

- Pour vivre tous les jours, il faut respecter la nature, il faut respecter les gens. Il faut être un bon cœur. Il faut aimer. Il ne faut pas haïr. Il faut partager...

On était avec nos grands-mères et elles nous disaient ça souvent et aussi plein d'autres choses sur la vie et on les écoutait. Elles disaient :

- Le meilleur remède dans la vie, c'est d'aimer et de partager, c'est de vivre en communauté ensemble.

Elles nous ont beaucoup appris le respect :

- Même si c'est quelqu'un que tu ne connais pas, même si ce n'est pas ton père ou ta mère, tu lui dois le respect.

Alors qu'ici, si tu parles à un enfant qui a fait une bêtise, il te dit :

- Tu es qui pour me parler ? Tu n'es pas ma mère ! Tu n'es pas mon père !

Chez nous, ça ne se fait pas, l'enfant doit écouter les adultes.

Chez nous, l'éducation c'est partout, ce n'est pas qu'à la maison.

Aujourd'hui, je répète ce que me disaient mes grands-mères à mes enfants. Je leur dis qu'il faut écouter, qu'il faut respecter les grands, respecter aussi les petits. Si tu respectes l'autre, lui aussi, il va te respecter.

Dans la vie, tout est bien et tout est mauvais aussi. Il faut savoir prendre ce qui est bien. Tout dépend de toi. Tout dépend de l'endroit, du milieu où tu déposes tes pieds. Le milieu où tu vis aussi peut te détruire. Même un enfant bien élevé, s'il tombe dans un milieu mauvais où ils font des choses qu'il ne faut pas faire, s'il rentre dedans, lui aussi est foutu.

On ne peut pas se protéger du milieu. Ce n'est pas en quittant ici et en partant là-bas que tu te protèges vraiment, c'est en toi, que tu dois voir le bien et le mal.

Si tu vois le mal et que tu sais que ce n'est pas bon pour toi, tu ne vas pas rentrer dans le mal.

On est toujours dans un milieu où il y a le bien et le mal, même au travail. Si quelqu'un a une mauvaise influence et que tu le suis, tu es perdu. C'est dans la tête que tu dois savoir. Ça c'est bien, je vais le faire. Ça c'est mauvais, je ne vais pas le faire.

C'est un choix que tu dois faire partout où tu vas.

Madeleine, 45 ans.